

# JOURNAL DES DEMOISELLES

## SHAKESPEARE

(DERNIER ARTICLE.)

**I**L nous reste à parler des trois grandes œuvres de Shakespeare, chefs-d'œuvre terribles dont le remords ou le désespoir sont les héros ; ils montrent dans son vrai jour ce grand génie, qui n'est pas *lui* quand il est enjoué, qui n'est pas même *lui* quand il est ardent & passionné. Son caractère fut, au témoignage de ses contemporains, doux & agréable, mais son imagination s'éveillait surtout au contact de ces images sombres que le crime enfante ; la légende de *Macbeth*, meurtrier de son roi & de son hôte, celle d'*Hamlet*, qui veut venger son père assassiné, celle du *Roi Lear*, devenu fou quand ses filles sont devenues ingrates, ces trois légendes qui, aussi bien que celle de Faust, sont encore populaires dans le nord de l'Europe, offraient à l'âme de Shakespeare les cordes tragiques, pleines de douleur & d'épouvante, que, mieux que tout autre, il sut faire vibrer.

Voici le sujet d'*Hamlet* :

Le roi de Danemark vient de mourir d'une manière inopinée & mystérieuse ; sa veuve, la reine Gertrude, après quelques jours de deuil, a donné sa main au frère de son mari défunt. La pièce s'ouvre par les réjouissances de ces noces & les expressions du sombre chagrin d'*Hamlet*, qui pleure à la fois la mort de son père & la légèreté de sa mère. Il ne soupçonne pas le crime, il voit seulement la faiblesse du cœur, & il s'afflige.

« O Dieu ! ô Dieu ! combien insipides, fasti-

dieuses & vaines me semblent toutes les jouissances de ce monde ! Quelle pitié ! c'est un jardin en friche qui ne renferme que des plantes grossières & malfaisantes ; se peut-il que les choses en soient venues là ? Mort depuis deux mois, à peine deux mois, un roi si excellent, si plein de tendresse pour ma mère, qu'il ne pouvait endurer que le vent soufflât trop rudement sur son visage ! Ciel & terre ! faut-il que je me le rappelle !... & cependant, un mois à peine écoulé... Je n'y veux plus penser ! Fragilité ! ton nom ! c'est la femme ! Un mois seulement, avant d'avoir usé la chaussure avec laquelle elle avait suivi le convoi de mon pauvre père, elle-même, cette femme ! — O ciel ! un animal privé de la raison eût prolongé davantage son deuil. Elle s'est remariée avec mon oncle, le frère de mon père ; au bout d'un mois, avant que ses larmes hypocrites fussent séchées dans ses yeux rougis, elle s'est mariée ! O coupable précipitation ! ce n'est pas bien, il est impossible que cela tourne à bien ; mais brise-toi, mon cœur, car il faut que je me taise. »

L'ombre de son père lui apparaît & lui dit :

« Venge ma mort causée par un meurtre infâme ! Écoute-moi, *Hamlet* ! On a fait courir le bruit que tandis que je dormais dans mon jardin une vipère m'avait piqué ; mais connais la vérité, noble jeune homme. Le serpent dont le dard a tué ton père porte aujourd'hui la couronne... Je perdis par la main d'un frère la vie, ma couronne & mon



épouse. La mort me surprit en état flagrant de péché, sans préparation, sans avoir reçu les derniers sacrements, sans avoir eu le temps de régler les comptes de ma conscience, & obligé de paraître devant mon juge, chargé de tout le poids de mes iniquités. Oh! horrible! horrible! comble de l'horrible!

La raison d'Hamlet chancelle à cette funeste révélation; il semble que la pureté de son âme n'ait pu soutenir le spectacle du crime & que son intelligence l'abandonne dès qu'elle se voit aux prises avec la plus sombre réalité. Il repousse ses amis, ses compagnons d'armes; il repousse Ophélie, sa fiancée.

« Allez vous enfermer dans un cloître, lui dit-il. Pourquoi vouloir donner le jour à une race de pécheurs! où est l'utilité que des êtres tels que moi rampent sur la terre? Allez dans un cloître. »

OPHÉLIE, seule.

Oh! quelle noble intelligence est ici détrônée! le coup d'œil de l'homme de cœur, l'épée du guerrier, la parole du savant, l'espérance & la fleur de ce royaume, tout cela est détruit, détruit sans retour, & moi, des femmes la plus affligée & la plus malheureuse, je suis condamnée à voir cette haute raison, pareille à une cloche fêlée, ne plus rendre que des sons faux & discordants, & tant de beauté & de jeunesse flétrie dans sa fleur par le vent de la démence. Oh! malheureuse d'avoir vu ce que j'ai vu, de voir ce que je vois!

Raisnable au milieu de sa folie, il veut exhorter sa mère au repentir; il lui parle avec une violence mêlée de tendresse & de douleur qui rendent cette scène fort belle, quelle que soit la liberté du langage & la force des invectives. Chez Hamlet, l'indignation se mesure à la pureté de son âme & aux sublimes idées qu'il avait de la vertu; malheureux à l'excès, il frappe en aveugle autour de lui. Ophélie devient folle sous les sarcasmes amers dont il l'accable; la reine Gertrude sent le remords s'éveiller dans son âme frivole, & le roi lui-même frémit à la pensée de son crime. La pauvre Ophélie se noie en errant au bord d'un ruisseau.

« Elle cherchait à suspendre sa sauvage couronne aux rameaux inclinés d'un saule; la branche sur laquelle elle posait le pied s'est rompue, & tous ses trophées sont tombés avec elle dans l'onde explorée. Ses vêtements, se déployant autour d'elle, l'ont quelque temps soutenue sur les flots comme une sirène, & alors elle s'est mise à chanter des fragments de vieux airs, comme si elle n'avait pas eu le sentiment du danger qu'elle courait, ou comme si elle fût née dans cet élément; mais cette situation ne pouvait longtemps durer, ses vêtements chargés d'eau ont interrompu le chant mélodieux & entraîné l'infortunée au fond des flots. »

Hamlet assiste aux funérailles de celle qu'il a

aimée, mais il ne la pleure pas, il s'écrie simplement :

« Quoi! la belle Ophélie! »

Laërte, le frère de la jeune fille, le provoque en combat singulier; ils se tuent l'un l'autre, & Horatio, son ami, s'écrie :

« Maintenant se brise un noble cœur! Adieu, aimable prince, puissent les anges bercer votre sommeil! »

Quoiqu'il y ait dans cette pièce grand nombre d'incidents: la mort de Polonius, le père d'Ophélie, la représentation dramatique, où des acteurs jouent devant le roi & la reine de Danemark une tragédie qui est leur propre histoire, la folie d'Hamlet est le véritable sujet de ce poème, & c'est vraiment une idée digne du génie de Shakespeare que d'attacher plus de prix au naufrage d'une âme qu'aux périls que courent les corps. Dans le célèbre monologue, *Être ou n'être pas*, la raison d'Hamlet est en proie à une hallucination causée par la douleur; il se demande s'il existe, si la vie éternelle existe, quoiqu'il ait de bonnes raisons pour n'en pas douter, lui qui a vu l'ombre, la pauvre ombre; mais tout chancelle en lui, autour de lui; il ne veut aucune consolation, & il flétrit, il arrache en quelque sorte de ses propres mains tout ce qui rend la vie consolante, tout ce qui ôte de ses terreurs à la mort. Ah! ce n'est ni l'ombre apparue, ni le sang versé ni le poison coulant dans les veines du meurtrier, ni Ophélie noyée au milieu de ses guirlandes qui rendent cette tragédie sinistre! la tempête élevée dans l'âme d'Hamlet suffit.

*Macbeth* s'ouvre par une scène au milieu des bruyères de l'Écosse; trois sorcières font bouillir le chaudron magique, en dévouant à la maladie, à la mort ceux qu'elles haïssent. Macbeth paraît devant elles, elles tournent vers lui leur visage hideux & le saluent.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Salut à toi, Macbeth! salut, thane de Glamis!

DEUXIÈME SORCIÈRE.

Salut, Macbeth, salut! thane de Cawdor!

TROISIÈME SORCIÈRE.

Salut, Macbeth! un jour tu seras roi!

BANQUO, à Macbeth (1).

Seigneur, pourquoi vous vois-je tressaillir?... Pourquoi paraissez-vous redouter des paroles qui sonnent si agréablement à l'oreille? (*Aux Sorcières.*) Au nom de la vérité, n'êtes-vous qu'un produit de l'imagination, ou êtes-vous ce que vous semblez être? vous saluez mon noble compagnon de titres flatteurs, de magnifiques prédictions & de royales espérances, au point de jeter son esprit dans l'extase, mais moi vous ne me parlez pas. Si l'avenir se découvre à vos regards, si vous pouvez

(1) Macbeth & Banquo étaient vassaux de Duncan, roi d'Écosse.



dire quel grain croîtra ou ne croîtra pas, parlez-moi donc, moi qui ne vous implore ni ne vous redoute!

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Salut!

DEUXIÈME SORCIÈRE.

Salut!

TROISIÈME SORCIÈRE.

Salut!

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Inférieur à Macbeth, & néanmoins plus grand que lui!

DEUXIÈME SORCIÈRE.

Moins heureux, & cependant beaucoup plus heureux!

TROISIÈME SORCIÈRE.

Tu donneras le jour à des rois sans être roi toi-même. Salut donc, Macbeth & Banquo!

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Banquo & Macbeth, salut!

La prédiction s'accomplit presque aussitôt, du moins en partie. Macbeth devient, par la mort de son père, thane de Glamis, & par un bienfait de Duncan, thane de Cawdor. La troisième partie de la prophétie le poursuit, & déjà l'ambition insinue dans son sein une vague pensée de meurtre. Il existe entre lui & le trône un obstacle; cet obstacle, c'est Duncan, son roi, son bienfaiteur, celui qui l'embrasse comme un fils, qui se confie à son hospitalité, n'importe! l'obstacle disparaîtra, la prédiction infernale aura dit vrai: les sorcières ne connaissent pas l'avenir, mais elles savaient qu'un appel aux cruelles passions du cœur humain ne resterait pas sans réponse. Lady Macbeth, plus emportée que son mari, le pousse, & avec une adresse de démon, elle souffle sur ses craintes & sur ses remords. L'œuvre de sang s'accomplit durant la nuit que le roi Duncan passe à Inverness, dans le château de Macbeth; les deux époux se retrouvent seuls après le meurtre:

MACBETH.

L'affaire est faite. N'as-tu pas entendu un bruit?

LADY MACBETH.

J'ai entendu le cri de la chouette & le cri du grillon. N'as-tu pas parlé?

MACBETH.

Quand?

LADY MACBETH.

A l'instant même.

MACBETH.

Au moment où je descendais?

LADY MACBETH.

Oui.

MACBETH.

Écoute! — Qui couche dans la seconde chambre?

LADY MACBETH.

Donalbain.

MACBETH, regardant ses mains.

Voilà quelque chose d'horrible à voir.

LADY MACBETH.

Quelle folie d'appeler cela horrible!

MACBETH.

Il m'a semblé entendre une voix me crier: Tu ne dormiras plus! Macbeth a tué le sommeil, le sommeil innocent qui arrête par un nœud le fil de la douleur, le sommeil, mort quotidienne, bain qui rafraîchit nos sens fatigués, baume versé sur les blessures du cœur, principal aliment du banquet de la vie...

LADY MACBETH.

Que veux-tu dire?

MACBETH.

Sa voix retentissant dans toute la maison a crié: Macbeth ne dormira plus!

Macbeth voit réussir son crime, il devient roi; mais deux vautours lui déchirent le cœur: l'ambition insatiable & le remords dévorant. Le souvenir de la prédiction adressée à Banquo le poursuit.

« Ce n'est rien, se dit-il, d'être ce que je suis, si on ne l'est avec sécurité. Banquo m'inspire des craintes. Il porte un cachet de noblesse qui le rend redoutable... il est le seul dont l'existence soit pour moi un sujet d'effroi. Il a brusquement interpellé les trois sœurs quand elles m'ont salué du nom de roi, & leur a ordonné de parler; alors leur voix prophétique l'a proclamé père d'une lignée de rois! Elles ont mis sur ma tête une couronne stérile, & dans ma main un sceptre impuissant. Une main étrangère doit me l'arracher, & nul fils ne me succédera. C'est pour les enfants de Banquo que j'aurai souillé mon âme pour eux; j'ai assassiné le vertueux Duncan; pour eux seuls j'ai empoisonné la coupe de mon repos, & je n'aurai livré à l'ennemi du genre humain le trésor de mon âme immortelle que pour les faire rois! Les fils de Banquo rois! Plût qu'il en soit ainsi, Destin, entre en lice contre moi, & viens me combattre à outrance! »

Macbeth prépare le meurtre de Banquo, & l'on voit par quels degrés rapides il descend de plus en plus bas dans l'abîme. Le mal engendre le mal, il a tué Duncan, il faut qu'il tue ses fils, puis Banquo: l'hydre du crime renaît toujours. Les remords ne le troublent plus, quoique ses victimes hantent sa couche; mais celle dont la main cruelle l'a poussé à ces actions sanglantes, ne connaît plus le repos: nous citerons la fameuse scène où la femme de Macbeth trahit, dans un accès de somnambulisme, son inquiétude & son inutile repentir:

LADY MACBETH, entre, tenant à la main un flambeau qu'elle dépose sur une table.

LA FEMME DE CHAMBRE.

Tenez! la voilà qui vient! c'est bien là sa manière, &, sur ma parole, elle est profondément endormie.



LE MÉDECIN.

Comment s'est-elle procuré ce flambeau ?

LA FEMME DE CHAMBRE.

Elle l'avait près d'elle ; elle a toujours de la lumière ; elle le veut ainsi.

LE MÉDECIN.

Ses yeux sont ouverts.

LA FEMME DE CHAMBRE.

Oui ; mais le feu de la vie n'y est pas.

LE MÉDECIN.

Que fait-elle maintenant ? Voyez comme elle se frotte les mains.

LA FEMME DE CHAMBRE.

C'est une habitude qu'elle a d'imiter une personne qui se lave les mains ; je le lui ai vu faire pendant un quart d'heure de suite.

LADY MACBETH.

Quoi ! toujours cette tache ?

LE MÉDECIN.

Écoutez ! elle parle ; je vais écrire ce qu'elle dit pour mieux fixer mes souvenirs.

LADY MACBETH.

Va-t'en, tache maudite, va-t'en, te dis-je ! Une, deux, il en est temps. Il fait noir en enfer. Fi donc, mon époux, fi donc ! Un guerrier avoir peur ? Que nous importe qu'on le sache quand nous serons tout-puissants & que personne ne pourra nous demander de comptes ? — Mais qui eût pu croire qu'il y avait tant de sang dans ce vieillard ?

LE MÉDECIN.

Entendez-vous cela ?

LADY MACBETH.

Ne pourrai-je donc jamais nettoyer ces mains ? — En voilà assez, seigneur, en voilà assez ; vous gâtez tout avec vos terreurs !

LE MÉDECIN.

Allons, allons ! vous en savez plus que vous n'en devriez savoir.

LA FEMME DE CHAMBRE.

Elle a dit ce qu'elle n'aurait pas dû dire, j'en suis sûre ; quant à ce qu'elle sait, c'est le secret du ciel.

LADY MACBETH.

Toujours l'odeur du sang ! toute petite qu'est cette main, tous les parfums de l'Arabie ne pourront pas la désinfecter. Oh !

LE MÉDECIN.

Quel soupir ! un poids cruel pèse sur ce cœur.

LA FEMME DE CHAMBRE.

Je ne voudrais pas, pour toutes les grandeurs de sa royale personne, avoir dans mon sein un cœur comme celui-là.

LADY MACBETH.

Lave tes mains, mets ta robe de chambre ; ne sois point si pâle ; je te le répète, Banquo est enterré ; il ne peut sortir de sa tombe.

LE MÉDECIN.

Eh quoi ?

LADY MACBETH.

Au lit ! au lit ! on frappe à la porte. Viens, viens,

viens, viens ! donne-moi ta main, ce qui est fait ne peut être défait ! au lit ! au lit !

L'Écosse en armes se lève contre Macbeth ; il succombe, & sa mort est le seul instant consolant de ce double drame, puisqu'elle témoigne enfin de la justice céleste.

*Le Roi Lear* est, aux yeux de beaucoup de connaisseurs, le chef-d'œuvre de Shakespeare ; l'horrible n'y règne pas, & la folie du vieux roi dépouillé de son royaume pour deux filles ingrates, a un caractère touchant & respectable, qui attendrit mieux que la folie philosophique d'Hamlet ou les remords sans expiation de Macbeth. Le noble caractère de Cordélie, sa vertu, sa sincérité, son dévouement, ajoutent au charme moral de cette tragédie. Dans *Macbeth*, le démon seul fait l'œuvre ; dans *le Roi Lear*, une vision angélique éclaire les ténèbres.

On connaît le sujet du drame : le vieux roi veut partager son royal domaine entre ses filles ; mais avant il interroge leur affection. L'aînée, Goneril, lui dit :

goneril.

Sire, je vous aime plus que la parole ne peut l'exprimer, plus que la vue, l'espace & la liberté, plus que tout ce qu'il y a de précieux & de rare, non moins que la vie, la vertu, la santé, la beauté & l'honneur. Jamais enfant n'aima plus que moi ; jamais père ne fut plus adoré ; mon affection pour vous, toute parole est impuissante à la peindre, & rien ne saurait lui être comparé.

Le crédule Lear paie ces paroles flatteuses par de vastes domaines ; il interroge sa seconde fille, Régane ; elle aussi entasse les expressions hyperboliques ; elle aussi reçoit son salaire. Cordélie, à son tour interrogée, répond :

cordélie.

J'aime votre Majesté comme c'est mon devoir, ni plus ni moins.

Le vieillard, qu'offense cette réponse sincère & fière, la déshérite ; elle s'éloigne avec son époux, & le vieux roi va habiter avec l'aînée de ses filles. Il éprouve bientôt qu'elle ne l'aime pas comme elle le doit ; négligé, offensé, abandonné, il se réfugie chez Régane. Elle est plus dure que sa sœur ; elle repousse, elle raille le père qui lui a tant donné, & elle finit par le chasser de son palais, par une affreuse tempête.

Alors la raison du roi s'égare ; seul avec son pauvre fou, errant sur la bruyère sous la pluie & l'orage, il s'écrie :

lear.

Tonnerre, gronde à ton aise ! feux, vomissez vos flammes ! torrents, jaillissez ! pluie, vent, tonnerre, feux, vous n'êtes point mes filles ; je ne vous accuse point d'ingratitude ; je ne vous ai point donné



un royaume, je ne vous ai point appelés mes enfants, exercez donc sur moi vos rigueurs, je m'offre à vos coups sans défense, pauvre, infirme, débile vieillard, vil objet de mépris, — & néanmoins j'ai le droit de vous qualifier de ministres serviles, vous, ligüés avec mes deux filles perverses, pour concentrer vos fureurs sur une tête couverte de cheveux blancs ! oh ! c'est une lâcheté !

Un mendiant s'approche de lui.

LEAR.

Tu as donc aussi tout donné à tes filles ? & voilà où tu en es réduit ! — Par une nuit semblable me mettre dehors ! — Par une nuit comme celle-ci ! ô Régane ! ô Goneril ! votre bon & vieux père ! dont le cœur sans réserve vous a tout donné !... ô pauvres créatures, en quelque lieu que vous soyez, vous tous qui, seuls & sans défense, êtes maintenant exposés aux fureurs de cet orage, comment vos têtes sans abri, votre estomac sans nourriture se défendront-ils contre un temps pareil ? Oh ! ce sont là des choses dont, jusqu'à présent, j'ai pris trop peu de souci !

Jamais Shakespeare ne fut aussi naturel, aussi pathétique que dans ces scènes de folie ; il montre avec Lear la raison égarée, mais le cœur resté noble, sensible, ouvert à la compassion & s'attendrissant sur les maux des autres à mesure qu'il est lui-même plus amèrement éprouvé.

Cordélie apprend les excès de ses sœurs criminelles ; elle arrive avec une armée au secours de son père : elle le voit tout à fait privé de sa raison, bizarrement couronné de fleurs, & à genoux devant lui elle essaie de rappeler son âme errante.

CORDÉLIE.

Seigneur, me reconnaissez-vous !

LEAR.

Tu es une âme, je le sais ; quand es-tu décédée ? Où ai-je été ? où suis-je ? Je ne pourrais, sans mourir de pitié ! voir un autre homme dans la situation où je suis, je ne sais que dire.

CORDÉLIE.

Oh ! regardez-moi, seigneur ; étendez sur moi vos mains pour me bénir.

LEAR.

Je vous en prie, ne vous moquez pas de moi, je suis un pauvre & débile vieillard qui a passé quatre-vingts ans, &, à parler franchement, je crains n'avoir plus toute ma raison. J'ai beau interroger ma mémoire, je ne me rappelle pas avoir porté ces vêtements ; je ne sais où j'ai passé la nuit dernière. Vous allez rire de moi ; mais aussi vrai que je suis homme, je crois reconnaître dans cette femme ma fille Cordélie.

CORDÉLIE.

Et je la suis aussi, je la suis.

LEAR.

Tes larmes mouillent-elles ? oui, en vérité !... il faut avoir de l'indulgence pour moi ; je t'en prie, oublie & pardonne, je suis vieux & ma raison est affaiblie.

La fortune ne seconde pas les efforts de Cordélie ; elle est vaincue, elle meurt, & son vieux père, désespéré, la suit au tombeau ; fin mélancolique qui semble remettre à l'éternelle justice les récompenses de la vertu & la punition du crime.

Telles sont les principales tragédies de Shakespeare, de ce génie singulier qui doit à la nature, à l'observation du cœur humain ses plus belles pensées, ses mouvements pathétiques & dont les bizarreries, les plaisanteries vulgaires sont dues au mouvement de son siècle & à l'humeur particulière de son peuple. Chateaubriand a dit à ce sujet : « Si nous autres Français, nous avons de la peine à comprendre le *vis comica de Falstaff*, tandis que nous comprenons la douleur de Desdémone, c'est que les peuples ont différentes manières de rire, et qu'ils n'en ont qu'une de pleurer. »

Shakespeare, dans ses défauts & dans ses mérites, n'a rien dû à ses prédécesseurs, il ne procède ni d'Eschyle, ni de Térence, ni de Plaute, ni des dramaturges du moyen âge ; tout vient de lui, il tire de sa propre substance idées, sentiments, créations ; l'instruction & l'étude ne lui ont presque rien fourni, de là ce caractère unique, qui assure à Shakespeare une place à part dans l'ordre des poètes & des écrivains. On peut, & souvent avec justice, le critiquer, mais on ne peut l'empêcher d'être lui ; seulement ce lui n'est pas parfait, & ce qui lui manque le plus peut-être, c'est le sentiment humain ; il a la force, l'esprit, la terreur, la grâce, l'amour, mais il n'a pas la bonté ni la sympathie pour autrui ; on la sent chez le vieux Corneille, elle est absente chez l'aimable Will. Il n'a pas dans son œuvre un honnête homme comme Sévère, un saint comme Polyeucte, une femme héroïque comme Pauline. Il est vrai que l'époque où il a vécu ne faisait pas rayonner la bonté autour d'elle.

Nous parlerons plus tard des tragédies de Goethe & de Schiller, afin que nos lectrices puissent se former une idée des grands écrivains que le nord de l'Europe oppose aux gloires de la France. Chateaubriand préférerait celles-ci, &, après examen, on pense qu'il avait raison.

Nos lectrices remarqueront la gravure qui accompagne cet article, où le portrait de Shakespeare apparaît encadré dans des scènes tirées de ses principales compositions. Cette œuvre pleine de goût, due au crayon de M. de Neuville, & si finement rendue par le burin de M. Outhwaite, aide bien à comprendre nos faibles appréciations.

M. B.



## BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux libraires-éditeurs.

### CHARLES DICKENS

L'ANGLETERRE vient de perdre l'homme éminent & spirituel qui, depuis trente ans, l'éclairait, la distraignait et conduisait l'opinion publique. Charles Dickens n'est plus de ce monde. Un travail assidu, joint aux plaisirs agités, aux voyages fatigants, l'ont épuisé avant le temps; il est mort à l'âge de cinquante-huit ans, le 9 juin 1870.

Successeur de Walter Scott, héritier d'une partie de sa renommée, il n'avait pas la palette brillante de l'Arioste écossais, ni ce don magique d'entrer corps & âme dans les siècles passés & de les faire vivre & palpiter, ni ce contour net avec lequel l'auteur de *Waverley* esquissait son drame & traçait ses portraits; il y a toujours dans le récit de Dickens quelque chose d'un peu confus, d'un peu nuageux qui ne se dégage pas assez pour la satisfaction du lecteur, mais en revanche un esprit charmant, une gaieté sérieuse, une moquerie grave & profonde, une sensibilité discrète ne permettent pas d'oublier certaines de ses œuvres ni certains de ses personnages.

Je citerai, parmi les scènes les plus touchantes écrites par sa plume, la mort de la petite Dora, dans *David Copperfield*; Rachel soignant une pauvre femme avilie, dans *les Temps difficiles*, & dans ce même livre, la mort du malheureux Étienne, si joyeux de sortir du gâchis de ce monde; & ces contes de Noël : *le Grillon du foyer*, *la Bataille de la Vie*, *les Carillons*, où les pauvres, les abandonnés occupent le premier plan. Il connaissait, il aimait les pauvres, & animé de la vive charité de son cœur, comme il détestait les philanthropes & tous ceux qui font des réformes sociales un objet de lucre & de spéculation! & quel fouet il avait au service des hypocrites & des menteurs!

Dickens a dû à sa plume & à ses lectures publiques (il lisait admirablement) une très-grande fortune; nous avons nommé quelques-uns de ses ouvrages, citons aussi *Nicolas Nickleby*, que les Anglais considèrent comme son chef-d'œuvre; *Dombey père et fils*, *Bleak House*, piquantes satires des mœurs processives et judiciaires en Angleterre, *la Petite Dorrit*, *les Mémoires de*

*Martin Chuzzlewit* & enfin l'*Histoire de Deux Cités*, un de ses derniers & de ses plus remarquables écrits. Bientôt l'aile de l'oubli, qui emporte si vite les choses & les renommées, aura dispersé ces feuilles légères, ces feuilles de romans, il restera pourtant de l'œuvre de Dickens quelques portraits tracés par le burin d'un maître, & quelques pages éloquentes & tristes sur l'indigence, telle que l'a faite notre siècle, telle qu'on la voit dans les grandes villes industrielles de l'Angleterre, & ce sera l'éternel honneur de Dickens d'avoir protesté au nom de l'humanité en faveur des petits, des faibles & des abandonnés.

### LE MONDE DES FLEURS

BOTANIQUE PITTORESQUE

PAR M. LE COQ (1).

Mélange de science & de poésie, qui rappelle fréquemment *les Harmonies de la nature*, de Bernardin de Saint-Pierre, ce beau volume, si élégamment édité, mérite de ne pas passer inaperçu. Il appelle l'attention sur cette parure magnifique de la terre, si variée dans ses aspects, si admirable dans ses buts divers, ce qui pénètre d'un religieux respect le poète qui la contemple & le botaniste qui l'analyse. Quoi de plus beau que la végétation, depuis les graminées & les prèles de nos prairies, depuis nos fleurs printanières, depuis nos fruits délicieux jusqu'à ces géants végétaux qui doivent au soleil tropical leur développement, leur parfum & leur couleur? nous les foulons, ces merveilles, sans trop nous en inquiéter; il est certain, cependant, qu'un peu de science, par laquelle nous apprenons leur origine, leur vie, leurs voyages, donnera de l'intérêt à une promenade, fera naître des idées à la vue de deux ou trois fleurs réunies dans une jardinière. Un fraisier n'a-t-il pas apparu comme un monde aux yeux de l'auteur que nous citons tout à l'heure? Chaque plante est à elle.

Un monde toujours beau,  
Toujours divers, toujours nouveau.

(1) Très-beau volume grand in-8°, chez J. Rothschild, 41, rue Saint-André-des-Arts, Paris.



Mais pour lire dans ce beau livre de la nature, il faut en avoir au moins appris l'alphabet. L'ouvrage dont nous parlons renferme un grand nombre de notions, des descriptions charmantes, des tableaux pleins de vie & de fraîcheur; de magnifiques gravures l'animent, & à part un chapitre qu'une mère prudente ne laissera pas glisser sous de jeunes yeux, ce solide & superbe ouvrage, auquel est jointe une table très bien faite, sera consulté avec fruit, lu avec plaisir & ne peut laisser qu'une impression toujours nouvelle de gratitude envers le Dieu créateur.

## TRAITÉ PRATIQUE DE L'ÉDUCATION MATERNELLE

PAR M. L'ABBÉ PICHENOT (1).

Ce livre excellent est dédié aux mères chrétiennes; il est le code de leurs devoirs envers le dépôt

(1) Chez Rétaux & Bray, 82, rue Bonaparte, Paris.—  
Un volume, prix : 2 fr.

sacré que Dieu leur a mis entre les mains : l'éducation, dit l'auteur, est l'art des arts; c'est chose importante & difficile : il faut développer, diriger ce qu'il y a de bon dans l'âme d'un enfant, combler les lacunes qui existent dans les êtres les mieux doués, épier le réveil des sens, de la raison, du cœur; distinguer les différents caractères; stimuler, encourager l'un, comprimer, retenir l'autre; la douceur est bonne avec certaines natures d'élite, certaines âmes pleines de sensibilité & de délicatesse; la fermeté est nécessaire avec le plus grand nombre. On a besoin de commencer de bonne heure, de continuer longtemps, de ne finir jamais. Ce livre est vraiment un cours pratique d'éducation; ce n'est pas la culture de l'esprit qu'il entreprend, mais celle du cœur, & comme la vertu est le fruit désirable de l'éducation, il cherche à faire connaître aux mères la manière d'implanter dans l'âme de leurs enfants ces nobles qualités, cet amour du devoir, cette foi religieuse qui font plus tard de l'écolier joueur un homme d'honneur & de mérite, de la petite fille étourdie une femme distinguée & modeste. Les mères ne liront pas sans une émotion douce le chapitre sur la mort des petits enfants. Nous leur recommandons ce livre solide & d'une lecture aimable; le prêtre, aujourd'hui évêque, qui l'a écrit, connaissait les enfants & les mères.

M. B.

## LE TRAIT-D'UNION

(SUITE)

XV

VIA CRUCIS

UNE seule pensée, un seul sentiment avaient soutenu Étienne depuis le moment où sa raison s'était réveillée : le feu de la colère l'avait éclairé et rendu à lui-même, & depuis cet instant, dans le secret de son cœur, avec cette précaution méfiante que les fous connaissent si bien, il avait couvé son projet de vengeance contre Albéric. Il voulait le frapper dans sa réputation, seul point vulnérable que son

frère offrit à ses coups. Ce projet écroulé sous les tendres efforts de Marguerite, la force, l'activité, l'énergie d'Étienne tombèrent : il devint taciturne, il s'enferma seul; seul, ou suivi de son domestique, dont il endurait la présence d'un air impatient, il fit d'interminables promenades dans les champs, & au retour, accablé de lassitude, il ne parlait pas & ne supportait pas volontiers les questions. Son irritabilité d'autrefois reparaissait & n'exceptait personne, pas même Marguerite; il semblait qu'en cédant à sa prière il eût payé toutes ses dettes envers elle, et que, désormais, libre d'obligations & d'entraves, il pût traiter avec sa sœur d'égal à égal.

Elle subissait ces ennuis avec une calme & inal-



térable patience, comme une mère subit les caprices, les révoltes, les cris d'un enfant malade; pourtant, une mauvaise réponse, une brusquerie l'affligeaient & tiraient des larmes de ces yeux qui avaient déjà tant pleuré: le corps s'endurcit par la fatigue, mais l'âme ne s'endurcit point par la souffrance; plus facilement attendrie, plus accessible aux blessures, elle frémit à chaque coup, elle saigne à chaque épine. Quand Marguerite faisait à son frère quelque recommandation attentive, qu'elle le priait de se vêtir plus chaudement, de ne pas s'exposer au vent ou à la pluie, de ne pas veiller outre mesure & contre l'ordre des médecins, & qu'il lui répondait par un brusque :

« Laisse-moi tranquille! je ne suis plus un enfant peut-être! quand elle lui demandait avec douceur : — Où vas-tu? ne reste pas longtemps absent! & qu'il levait les épaules avec colère, en disant : — Je veux être maître de mes actions! est-ce que je dois compte de mes plus petites démarches? il fallait m'en avertir alors! » quand il tombait dans de longs & sombres silences, quand à la plus légère occasion, il éclatait contre son valet de chambre, contre la cuisinière, ou même contre l'innocente mademoiselle Mélanie, sa sœur éprouvait une peine sensible, & tout ce dont elle se souvenait, tout ce qu'elle prévoyait encore déchirait son cœur.

— Vous êtes trop bonne, lui disait parfois la vieille cousine, vous vous affligez des paroles ou des gestes de ce pauvre Étienne. Mais il n'est pas dans son bon sens, ma chère!

— Il n'est plus fou.

— Plus fou! plus fou! Monsieur Vigne dit cela, moi je dis qu'il a une humeur méchante, pire que de la folie, c'est presque de la fureur : il n'est jamais content de rien : il rabâche, il grogne, il jette les portes, il a des regards noirs comme l'encre, & il vous parle à vous, dont il devrait baiser les pas, comme à son chien.

— Et je suis assez sotte pour m'en affliger, répondait Marguerite avec un sourire triste. Que voulez-vous, cousine! je n'ai pas de grandes provisions de bonheur & de gaieté, & je sens fort la moindre peine.

— Ma pauvre enfant, il faut se faire une raison cependant! la mort de votre mère, celle de monsieur de Solis ont été de grands malheurs; mais enfin, si vous aviez voulu, un autre mariage, des enfants, une famille, vous auriez consolée...

— Ma cousine, Dieu sait ce qu'il fait : il me gardait pour Étienne.

— Qui vous en récompense bien!

— Il est malheureux.

— Il est gâté : vous faites toutes ses volontés, vous le serviriez à genoux, s'il voulait.

— Il a tant besoin d'affections & de dévouement!

— Je crois que vous avez plus besoin d'en donner qu'il n'a besoin d'en recevoir : avec une sœur égoïste, une Alice par exemple, il serait plus traitable, soyez en sûre. »

Les raisonnements d'un bon sens vulgaire ne transforment pas les âmes délicates, ils ne les effleurent même pas, & vivant l'un à côté de l'autre, M<sup>lle</sup> Mélanie demeurait dans une paisible & apathique indifférence, Marguerite, dans les angoisses d'une sensibilité souvent surexcitée. Étienne ne lui épargnait aucune inquiétude ni aucun souci. Il avait secoué la timidité sauvage qui, au sortir de l'Asile, le tenait éloigné de toute relation étrangère; la société du vieux curé, celle du docteur Vigne, de quelques dames avec lesquelles Marguerite avait lié connaissance, ne lui plaisaient pas, & il cherchait dans les rangs inférieurs un entourage où il pût dominer & ne pas subir d'entraves. L'orgueil, germe de toute folie, existait toujours en lui; il aimait à primer, à parler & à se voir écouté, à se montrer mieux vêtu, plus riche, plus instruit des us & coutumes du monde que ceux parmi lesquels il se trouvait; il cherchait l'approbation, la louange, la flatterie, & pour les recueillir, il fallait qu'il sortît de sa sphère & qu'il s'abaissât. Ses égaux le traitaient avec politesse, avec condescendance, avec la pitié voilée qu'inspire aux gens bien nés toute faiblesse & toute infortune; cela ne lui suffisait pas; son oreille discernait la compassion dans les paroles les plus douces, son œil croyait voir le dédain dans les regards les plus indulgents. La méfiance naturelle de son caractère s'accrut : il observait toujours, il observait *vrai*, mais il concluait mal, & il ne voyait pas que la sincère amitié, le réel dévouement existaient sous ces formes modérées & un peu contraintes que les amis de sa sœur gardaient avec lui.

Il chercha ailleurs, & il trouva. Des petits commis, des courtards de boutique, des ouvriers délégués, flâneurs & gouailleurs, tels que Paris en répand dans sa banlieue, lui formèrent une petite cour; il les rencontra d'abord dans la rue, à la promenade, puis il les suivit au café, lieu où celui qui paye sans conteste règne aussi sans partage. Le bon docteur, qui avait les droits d'un ami & l'autorité de la science, tenta un effort pour détourner Étienne de ces plaisirs dangereux :

« Prenez garde, mon cher, lui dit-il; vous jouez gros jeu; je vous ai vu hier aux prises avec une certaine liqueur verte, qui n'est inoffensive pour personne; n'essayez pas de ces stimulants, croyez-moi!

— J'ai besoin d'oublier, répondit Étienne d'un air sombre; j'étais plus heureux quand j'étais fou!

Marguerite essaya une douce & timide opposition, sans aucun succès; ou il la rudoyait ou il lui échappait; elle perdait chaque jour de cette autorité pleine de tendresse qu'elle avait exercée sur lui, & elle sentait avec amertume une des peines les plus vives qu'il y ait sur cette terre : — le dévouement méprisé, le dévouement inutile. Elle se connaissait au fond du cœur assez d'affection & de ressources d'amitié pour rendre Étienne heureux, & il n'en voulait pas; les jours, les mois s'écoulaient sans qu'il demandât autre chose à Margue-



rite que des soins matériels, sans qu'il eût avec elle ni conversation ni confiance; elle en venait presque à regretter ce temps où le pauvre fou l'accueillait comme une Providence visible; à quoi lui servait sa raison, puisqu'elle n'échauffait pas son cœur? Ailleurs, elle n'était pas plus heureuse, elle recevait d'Albéric des lettres fréquentes & brèves; dans cette brièveté, dans la raideur des expressions se trahissait une certaine tristesse. Il était devenu père une seconde fois, mais il avait échoué dans sa candidature; un siège au Conseil général l'en avait consolé; Alice seule tenait encore la campagne, & la mort d'un des députés de l'arrondissement vint stimuler son zèle. Il fallait que Paris eût bien de l'attrait pour qu'elle triomphât ainsi de son indolence, qu'elle fit des visites, qu'elle écrivît des lettres, qu'elle eût des attentions, elle, à qui, par devoir, on n'avait jamais pu imposer ni une démarche ni un simple billet! Elle atteignit le but, Albéric fut élu, & un télégramme l'annonça à sa sœur.

Elle reçut ce message à table & le passa aussitôt à Étienne. Il lut d'un regard, froissa le papier dans ses mains & dit avec amertume :

« Si vous ne m'aviez pas empêché de le dévoiler, je réponds que ses électeurs l'auraient mis à la porte de leur maison, au lieu de le faire entrer à la Chambre.

— C'est un grand honneur pour la famille, dit mademoiselle Mélanie, qui gardait fidèlement un coin de son cœur à Albéric.

— Un honneur cet intrigant-là ne peut faire honneur à personne!

Il se leva brusquement en disant ces mots & sortit. La porte de la maison se ferma avec violence :

« Voilà encore une de ses lubies! dit mademoiselle Mélanie. En vérité, je l'aimais mieux quand il était fou d'une folie bien constatée. »

La soirée se passa sans le ramener; onze heures avaient sonné, tout dormait, excepté Marguerite & le vieux valet de chambre. Celui-ci sommeillait sur un journal, & Marguerite, tremblante d'inquiétude, hors d'état de travailler, attendait auprès de sa fenêtre entr'ouverte. Elle éprouvait une de ces angoisses qui usent la vie, qui payeraient des années de bonheur & qui font désirer, à l'âme la plus résignée, le repos entre quatre planches. Minuit sonna, une heure sonna, qu'était-il devenu? S'était-il enfui? était-il blessé, mort?... le reverrait-elle jamais?... Elle se mit à genoux, étreignant la médaille qu'elle portait au cou & en invoquant instinctivement ses deux mères.

— Maman! priez pour lui! ô Marie, défendez-le de tout mal! Souvenez-vous, souvenez-vous, ô très-pieuse Vierge Marie!...

Les paroles saintes expiraient sur ses lèvres; à chaque bruit qui se faisait dans la rue, son cœur palpitait, elle se penchait, & voyait quelque ouvrier attardé, chauffeur ou conducteur de train, qui regagnait sa maison, ou la charrette d'un maraîcher

qui portait au carreau des Halles ses légumes & ses fruits; ils passaient, elle soupirait & recommençait à prier. Vers deux heures, elle entendit dans la rue voisine des voix qui chantaient; deux ou trois hommes tournèrent l'angle, on entendit des : — Bonsoir! bonsoir! allons! à demain! Un coup de sonnette retentit, elle descendit précipitamment; le domestique venait d'ouvrir, & elle se trouva en présence d'Étienne : il était fort rouge, ses cheveux tombaient en désordre, & il avait un regard vague qui soudain rappela à Marguerite les plus mauvais jours.

« Que tu m'as inquiété! lui dit-elle; d'où viens-tu ?

— Je viens d'avec des amis, je me suis amusé, dit-il d'une voix épaisse; bonsoir, allons! bonsoir!

Il chancela, le domestique le soutint; le pauvre Étienne, un peu raffermi, entonna d'une voix plus nette la chanson de Victor Hugo, que les orgues ambulants jouaient souvent dans la rue :

Le vent qui vient à travers la montagne  
M'a rendu fou!

*M'a rendu fou!* répéta-t-il avec force.

— Mon Dieu! qu'a-t-il? demanda Marguerite.

— Mademoiselle, ne vous inquiétez pas, je vais le coucher, ce pauvre monsieur, dit le domestique avec un sentiment de pitié; il en a pris plus qu'il ne peut en porter...

— Comment?

— Il est ivre, mademoiselle, ne le voyez-vous pas? ses camarades de café l'ont fait boire...

Marguerite se retira, navrée de chagrin :

« La folie, le malheur, soit! se disait-elle, mais l'abaissement!... »

## XVI

### BIENHEUREUX LES MISÉRICORDIEUX

Le lendemain de cet excès, Étienne eut une affreuse migraine, il demeura au lit & répondit à peine à sa sœur, qui ne le quitta point. Le jour d'après, à son réveil, elle était près de lui, assise dans un grand fauteuil, leurs regards se rencontrèrent : celui de Marguerite exprimait une tendresse si vraie & si douce, que pour la première fois depuis longtemps, ce cœur aigri s'ouvrit à l'affection, cette âme fermée s'épancha.

« Ma sœur! dit-il, pardon! je t'ai fait de la peine! je n'irai plus au café, je ne verrai plus ces jeunes gens qui m'ont entraîné...

— Vrai? demanda-t-elle en l'embrassant.

— Je t'en donne ma parole. J'avais besoin de me distraire, mes idées ne sont pas toujours couleur de rose, Marguerite, tu le comprends?

— Oui, mais si tu voulais, il y aurait des distractions aimables & tout à fait à notre portée.



Veux-tu faire un voyage ? nous voici au printemps : nous pourrions aller en Allemagne & revenir, au mois d'août, au bord de la mer : cela te ferait du bien...

— Je le voudrais, mais, tiens, Marguerite, je ne crois pas que je me trouverais assez de santé pour faire de longues caravanes.

— Tu souffres ? demanda-t-elle avec une profonde inquiétude.

— Oui, & je me sens très-faible ; tu vois ? il est temps d'enrayer.

Le docteur Vigne vint dans la journée ; il étudia Étienne, il l'ausculta, & après l'avoir rassuré avec des paroles cordiales & gaies, il revint auprès de Marguerite & lui dit :

« Il est battu de l'oiseau, le pauvre enfant, & chose étrange, il a très-bien compris sa position.

— Mon Dieu ! vous le croiriez en danger ?

— Non pas immédiat, mais certain ! Monsieur Étienne n'est pas né robuste ; les peines qu'il s'est faites, les agitations de son esprit l'ont usé plus que ne l'eussent fait quarante ans de travail assidu ; il est vieux à trente ans, & pour comble il ne s'est pas modéré : il a usé, pour se remonter, de ces affreux poisons dont un gouvernement sage devrait interdire la vente : absinthe, eau-de-vie ; autant débiter de l'arsenic en pralines ou de la strychnine en bonbons !

— Vous le croyez donc bien malade ? reprit Marguerite en interrompant le docteur, qui venait de monter sur son *dada favori* ; en danger peut-être ?...

— Chère demoiselle, il faut se tenir prêt à tout ; l'auscultation ne m'a rien appris de bon du côté de la poitrine, l'estomac est malade, & il a en ce moment même un petit train de fièvre qui le fatigue énormément.

Marguerite baissa la tête sous cet arrêt ; une longue observation, un sûr diagnostic l'avaient dicté, & les efforts de la science & de l'affection la plus constante ne purent arrêter des ravages qui ne s'étaient trahis qu'au moment où ils étaient incurables. Pendant tout l'été, Étienne languit, il se traîna jusqu'aux eaux d'Enghien, qui demeurèrent très-insuffisantes, & lorsque, après trois semaines d'absence, il revint chez lui, l'amaigrissement, la pâleur de son visage frappèrent jusqu'aux plus indifférents. Marguerite ne l'avait pas quitté un seul instant ; elle était la compagne de ses jours de langueurs, la consolatrice de ses peines, la garde-malade assidue, l'amie de toutes les heures ; à ce prix elle avait reconquis son empire, Étienne l'écoutait, la consultait, s'appuyait sur elle, sur son esprit comme sur son bras, & doucement, suavement, elle se servait de cette influence renaissante pour conduire Étienne vers Dieu. Il avait gardé la foi, mais la faiblesse & la légèreté d'esprit de ses premières années, sa maladie mentale, l'état d'irritabilité où il avait vécu depuis, les plaisirs vulgaires qu'il avait recherchés, l'avaient éloigné de Dieu, de ces pensées consolantes & graves qui sont

accessibles à tous, à l'intelligence bornée comme au plus puissant génie ; elles l'avaient éloigné aussi de ces bonnes œuvres, chaîne d'or qui relie le cœur de l'homme au ciel. Il était un serviteur de la dernière heure, son talent était demeuré stérile, & quand Marguerite lui parlait de Dieu, devant qui elle le voyait près de paraître :

« Je n'ai jamais rien fait pour Dieu » disait-il avec effroi.

— Ah ! lui dit-elle un jour, si tu voulais cependant, tu pourrais si facilement acheter le ciel !

— Comment ?

— En pardonnant. Notre Seigneur n'a-t-il pas dit : *Bienheureux les miséricordieux, car il leur sera fait miséricorde ?* »

Il détourna la tête sans répondre, & pendant longtemps elle ne revint plus sur ce sujet. L'année s'avavançait, un automne froid & pluvieux avait succédé aux beaux jours, & le pauvre Étienne descendait rapidement la pente qui mène de la vie à la mort. Il le comprenait, & après une crise d'étouffement terrible, il pria Marguerite de lui amener son confesseur ; puis, après un instant de silence, il ajouta avec une expression qui arracha des larmes à sa sœur :

« Écris à Albéric & dis-lui que je me trouve bien mal. »

Le pardon l'emportait ! Marguerite écrivit à genoux cette courte lettre, en suppliant Albéric, qui était à Paris, de venir sur-le-champ. Pendant ce temps, le pauvre malade ouvrait son âme à ce dernier ami des affligés & des mourants, au prêtre qui, du seuil du tombeau, montre les horizons de l'éternelle vie. Leur entretien fut long, & ils en sortirent, Étienne raffermi, & le prêtre consolé. Le bon pasteur allait mettre à sa droite une brebis de plus. Le lendemain matin, le curé apporta la sainte Communion, grâce qu'Étienne avait sollicitée, quoiqu'il ne fût pas encore assez mal pour la recevoir en viatique ; Marguerite, agenouillée près du fauteuil de son frère, adorait & remerciait le Dieu présent & caché, quand Étienne lui mit doucement la main sur la tête en disant :

« Si je ne revoyais pas Albéric, dis-lui que je lui ai bien pardonné toutes les peines qu'il m'a faites, & que je lui demande pardon de ne pas l'avoir aimé en frère. »

Il reçut la sainte Hostie dans ces dispositions heureuses, accomplissant la parole de l'Évangile : « Si au moment où vous vous approchez de l'autel vous vous souvenez que votre frère a quelque chose contre vous, déposez là votre don & allez vous réconcilier avec votre frère. »

Albéric arriva quelques heures après, il paraissait très-inquiet & plus affligé que Marguerite ne l'aurait pensé ; elle le conduisit près d'Étienne, qui, en le voyant, sourit & lui tendit ses faibles bras.

« Pardon ! s'écria le frère aîné en se penchant sur lui, pardon mille fois ! mon pauvre cher Étienne !



— Je te pardonne de tout mon cœur, Albéric, embrasse Marguerite aussi, c'est elle qui m'a tant parlé de Dieu & qui m'a ramené vers toi. »

## XVII

### UNE DERNIÈRE FAIBLESSE

Albéric passa la journée avec son frère & sa sœur, & ils retrouvèrent, dans ce trio fraternel, quelque chose de la joie de leur première jeunesse. Albéric laissait de côté ses soucis; Étienne, qui ne désirait plus vivre & qui ne craignait pas de mourir, jouissait d'une pleine sérénité, & Marguerite, en les voyant ensemble, oubliait les mauvais jours passés, les prévisions prochaines, & se disait que même sur la terre, il est des instants qui semblent le portique de la cité de la Paix.

Le lendemain & les jours suivants Étienne parut un peu mieux; Albéric écrivait tous les jours, il leur envoyait de Paris ce qui pouvait être agréable au malade & à ses deux gardes; on l'attendait lui-même, quand le sixième jour Alice se présenta avec ses deux enfants. Elle sauta au cou de Marguerite & lui dit :

« J'ai voulu aussi voir Étienne & lui amener ses neveux, ainsi qu'à vous, chère. Sans reproche, vous nous avez cruellement négligés; vous ne connaissez pas ces délicieuses petites créatures. Je vous les présente, les voilà : Raoul & Madeleine. »

Marguerite les embrassa de grand cœur, & toute troublée de cette apparition :

« Et Albéric, demanda-t-elle ?

— Albéric ne sait pas même où je suis; il est à la Chambre, dans les horreurs d'une Commission pour le budget. Je me suis sauvée à la hâte, & il sera enchanté ce soir quand je lui raconterai notre voyage. Mais allons voir Étienne. »

Marguerite hésitait. Quelle impression, quels souvenirs éveillerait dans l'âme d'Étienne, même au bord du cercueil, cette apparition ! Alice était plus séduisante que jamais; les années avaient donné à ses traits plus de finesse; ses manières, adoucies & moins excentriques qu'autrefois, devaient à l'habitude du monde une distinction véritable; une toilette bien entendue ajoutait à l'élégance de sa personne; ses beaux enfants lui servaient aussi de parure : Raoul, vêtu de velours bleu & de fourrures, ressemblait à un petit prince moscovite, & Madeleine, qu'une nourrice bourguignonne portait encore dans ses bras, avait, sous ses rubans bleus & ses broderies, une de ces figures rares, suaves comme des fleurs, veloutées comme des fruits. Que de vie & d'éclat pour aller vers un lit de mort !

« Allons voir Étienne, répéta Alice; s'il devait mourir, ma chère, je ne voudrais pas qu'il empor-

tât une idée méchante contre moi dans l'autre monde.

— C'est un triste spectacle, ma chère Alice !

— Oh ! je le sais, je me l'imagine bien, mais ne vous semble-t-il pas que je lui doive cela à ce pauvre cher ? »

Il y avait dans le ton d'Alice une douceur si insinuée que les doutes de Marguerite furent presque vaincus.

« Je vais aller lui annoncer votre visite, dit-elle.

— Quoi ! pauvre Alice ! dit la voix faible d'Étienne, elle est venue pour me voir, & avec ses enfants ! Cela me fait plaisir... Faites-la monter de suite, ma bonne Marguerite.

— Ne t'agite pas, dit-elle en passant la main sur son front moite.

— Non, non, mais va. »

Quand Alice entra dans la chambre & s'approcha du lit, les yeux d'Étienne, ces yeux creusés par la fièvre, eurent un rayon de joie; il lui tendit la main; elle la serra d'un air si affligé & si amical que l'émotion du malade augmenta, & quand le petit Raoul, sur un geste de sa mère, fut grimpé sur le lit, que la belle nourrice y eut déposé l'enfant toute souriante, Étienne ne put retenir ses larmes.

« Ma bonne, ma chère Alice ! dit-il, vous avez pensé à moi !

— J'y pensais toujours, cher frère, & je parlais de vous à mon fils, car me voilà une vraie matrone; Raoul vous connaît très-bien, n'est-ce pas, mon chéri ?

— Oh ! oui, je connais mon oncle Étienne & tante Marguerite.

— Veux-tu m'embrasser ? demanda Étienne. »

L'enfant interrogea des yeux sa mère, elle fit un léger signe, &, sans hésiter, il passa son bras rond au cou de son oncle, & appuya ses lèvres pourpres sur sa joue pâle & maigre; Alice approcha elle-même sa petite fille, & Étienne dit en l'embrassant :

« C'est la mort qui embrasse la vie !

— Fil ! fil ! voilà de méchantes idées qu'il faut chasser ! je ne vous trouve pas mauvais visage, je vous jure, vous souffrez un peu de la poitrine, à cause de la mauvaise saison, mais qu'est-ce qui ne souffre pas ? Voyez ma mère, elle passe sur une chaise longue les trois quarts de son existence, mais elle vit enfin. Vous êtes plus fort qu'elle, vous triompherez de ce mal.

— Je ne le crois pas, Alice... »

Il s'arrêta épuisé de fatigue & d'émotion. Marguerite le regardait avec inquiétude; les enfants s'agitaient, & le petit Raoul se laissa glisser à bas du lit.

« Chère, dit tout bas Alice, ne voudriez-vous pas lui faire servir un petit lunch ? c'est son heure, & la nourrice aussi; ça mange toujours, les nourrices. Pardon, pardon & merci.

Marguerite fit prendre à Étienne quelques



gouttes cordiales, & elle sortit avec les enfants. Son absence se prolongea. Mademoiselle Mélanie prenait un peu de repos que la veillée de la nuit précédente rendait nécessaire, & Marguerite dut s'occuper seule du petit garçon qui s'était attaché à elle, & de la petite fille, qui pleurait pendant que la nourrice réparait ses forces; Raoul lui faisait beaucoup de petites caresses, de câlineries charmantes, & il lui dit enfin :

« Ma tante, ai-je été sage avec mon oncle ? »

— Oui, mon enfant, très-sage, très-gentil.

— Ah ! tant mieux; c'est que maman m'a promis un beau jouet de chez Giroux si j'étais très-sage & si je n'avais pas peur. Je crois que je choisirai la vache que l'on peut traire ou bien le chameau qui marche tout seul, qu'en pensez-vous ? »

Et il mit son doigt d'un air réfléchi sur son front.

Au bout d'une demi heure, elle revint près d'Étienne; Alice parlait vivement quoique d'un ton fort doux; à la vue de Marguerite elle s'interrompit disant :

« Je vous fatigue, cher frère, avec ce babil. Que ne me renvoyez-vous ? ce ne serait jamais une longue absence, car je compte revenir souvent pour jaser un peu avec vous. Adieu, au revoir maintenant. »

Elle lui tendit la main.

« Adieu, ma sœur, adieu ! » dit-il.

Marguerite le veilla durant la nuit qui suivit la visite d'Alice; il fut extrêmement agité, la fièvre, qui l'avait quitté, reparut, une toux affreuse lui déchirait la poitrine, & ce ne fut que vers le matin qu'il s'assoupit enfin. Le docteur Vigne le jugea en danger & toute la journée fut pleine d'angoisses, d'autant plus qu'à la paix, à la sérénité avec lesquelles il accueillait la maladie & la mort, avait succédé un trouble qui se peignait dans ses regards & dans son sommeil même. Combien Marguerite regrettait la visite inopportune qui avait réveillé en Étienne des souvenirs pénibles & agité peut-être & sa conscience & son cœur ! Elle redoubla de soins, d'affection pour lui, & sans vouloir pénétrer le secret de ses inquiétudes, elle tenta de le consoler. Dans la matinée du second jour, après une crise de suffocation, il avait la tête appuyée sur l'épaule de sa sœur, elle lui disait :

« Offre tes souffrances à Notre-Seigneur, regarde le crucifix, cher ami. »

Il dit d'une voix basse :

« Je n'ose plus ! Oh ! Marguerite, j'ai mal agi ! j'ai été bien ingrat ! »

Elle le baisa au front sans rien dire; il levait sur elle des yeux suppliants.

« Alice ! reprit-il avec peine, Alice ! ne la laisse plus entrer ici ! elle me domine, elle me fait faire des actes que je regrette, que je déplore... »

— Ne te fatigue pas ainsi, Alice ne viendra plus, si tu ne veux pas la voir.

— Écoute, laisse-moi te parler; je ne serai tranquille qu'à ce prix. Écoute, ma sœur. J'avais fait, il y a quatre mois déjà, un petit testament dans lequel je te laissais tout mon bien; ce n'est que justice, toi qui as été si bonne pour moi, & qui feras prier pour mon âme quand je serai devant Dieu ! Alice est venue, elle avait son projet; elle m'a interrogé adroitement sur mes affaires d'argent. J'ai tout dit... Alors, je ne sais comment elle s'y est prise... elle m'a dit de douces paroles, elle m'a parlé de ses enfants, de leur avenir... enfin je lui ai donné mon testament, elle l'a jeté au feu... N'est-ce pas que j'ai été bien lâche ? Ses yeux me fascinent, je ne puis leur résister. Je ne veux plus les voir; non, jamais ! »

Des larmes coulèrent sur ses joues maigres & brûlantes; Marguerite ne put les voir sans émotion :

« Ne t'afflige pas, je t'en supplie, lui dit-elle, j'approuve ce que tu as fait, & si je dois avoir le malheur de te perdre, mon frère, ta fortune, va, ne me consolerai pas. Ai-je besoin de tant de bien ? ce que j'ai ne me suffit-il pas ? Albéric saura mieux en faire usage que moi. »

Il secouait la tête. On voyait que ces paroles persuasives ne le persuadaient pas. Il semblait qu'au seuil du tombeau son esprit & sa conscience eussent acquis des lumières qui leur avaient été refusées jadis.

« Tu es trop bonne, dit-il enfin, tu m'absous & je ne puis m'absoudre moi-même. Fais appeler le prêtre, Marguerite, je veux me confesser encore une fois. »

Elle obéit; la situation d'Étienne devenait chaque jour de plus en plus grave; les dernières secousses avaient fait couler le sable du sablier, sa vie ne comptait plus que par heure. Il se confessa & reçut avec une piété profonde les derniers secours de l'Église, & vers le matin d'un jour d'hiver il mourut, les lèvres sur le crucifix & sa main dans la main de Marguerite.

M<sup>me</sup> M. BOURDON.

(La fin au prochain Numéro.)





# UNE FEMME BIEN MALHEUREUSE

## DEUXIÈME PARTIE

### I

LES NOUVELLES SOUFFRANCES DE MADAME DE SUGÈRES

**S**i madame de Sugères était une de ces femmes qui laissent aller leur vie sans en comprendre la valeur & sans en méditer l'emploi, je n'éprouverais aucun intérêt à la suivre dans son ménage, pas plus que je ne serais revenu avec vous sur ses années de jeune fille.

Mais Julie était profondément convaincue du devoir, elle en portait la religion & le scrupule jusque dans ses moindres actions. Elle avait de la vertu & du courage moral, une douceur d'abnégation & une puissance de sacrifice, à rendre trois fois heureuse une personne moins prévenue qu'elle, s'il est vrai, comme le disait une femme d'esprit, qu'en ce monde on n'est jamais heureux que de ses vertus & malheureux que de ses fautes.

Julie démentait singulièrement cette maxime par sa façon d'entendre la vie. Tandis que, pour le reste des hommes, le devoir accompli semble entraîner nécessairement après lui, comme la plus vive & la plus légitime des récompenses, les douceurs de la satisfaction morale, Julie avait désenchanté sa destinée au point de ne plus trouver dans toute sa vertu que la tristesse de l'effort sans la jouissance du bien.

Dès qu'on prend ainsi pour une peine de plus chacune de nos obligations, même les plus habituelles & les plus douces, notre cœur se trouve conduit de méprise en méprise jusqu'aux illusions les plus étranges & aux révoltes les plus injustes.

Monsieur de Sugères n'apportait peut-être pas à mademoiselle d'Alvaize ce qu'on est convenu dans le monde d'appeler une grande position, c'est-à-dire une de ces charges ou de ces fortunes qui vous imposent assez de préoccupations pour rompre à peu près complètement les liens moraux du mariage. Il faut reconnaître, à l'honneur de notre siècle, que la situation véritable d'un homme ne se mesure pas toujours au compte de ses écus ou au grade exact qu'il occupe dans une hiérarchie. Il y a partout des individualités qui portent en elles

la justification de l'estime qu'on en fait. Cette considération absolument personnelle est peut-être une des situations les plus flatteuses dont un jeune mari puisse partager le triomphe avec sa femme.

Madame de Sugères n'apprit point sans étonnement qu'Abel se trouvait ainsi en rapports directs avec des hommes & des personnages dont l'intimité seule est un honneur. Cette haute estime qu'on faisait de monsieur de Sugères, Abel n'avait rien fait durant le temps de ses fiançailles pour la laisser pressentir. Il avait voulu ménager à mademoiselle d'Alvaize la joie de cette découverte. C'était comme une revanche de la modestie avec laquelle il s'était présenté à sa nouvelle famille.

On a beau être en mesure d'apprécier soi-même la distinction de l'esprit & la supériorité de l'intelligence, on n'en éprouve pas moins une bien vive satisfaction, en pareil cas, à sentir que son propre jugement se rencontre avec celui des maîtres de la littérature & de la science.

Il faut ici considérer une fois de plus la puissance avec laquelle les préjugés nous préviennent & l'emportent sur les situations les moins contestables. Madame de Sugères, au lieu de jouir pleinement de cette supériorité si hautement attestée dans son mari, ne put se défendre d'un mouvement d'effroi. Son incurable abattement trouva moyen de tourner en tristesse ce qui aurait fait la joie & l'orgueil d'une autre femme. Elle se dit que les grandes intelligences sont faites pour avoir, plus que les autres, leurs exigences & leurs sévérités; qu'elles ne sauraient se contenter, dans le détail de la vie, de ce courant ordinaire d'idées qui suffit amplement à tout le reste du genre humain; que ces esprits-là sont faits pour étendre sur leurs proches, jusque dans les moindres de leurs actions, cette influence tyrannique qui est un des privilèges de la supériorité; que son esprit à elle paraîtrait bien pâle & son intelligence bien ordinaire, dès que le moindre échange de paroles la mettrait en contact & peut-être en lutte avec ces puissantes facultés: enfin que son mari la rangerait au nombre de ces infiniment petits qui, vus des hauteurs, s'amoindrissent jusqu'à disparaître.

Je ne sais comment madame de Sugères, avec sa réserve & sa discrétion bien connues, en vint, non pas seulement jusqu'à laisser transparaître ses ap-



préhensions, mais à faire la confidence de ses craintes. Il faut blâmer cet abandon de Julie. Pour une femme, c'est plus qu'une étourderie de céder au désir d'ouvrir son cœur. Lorsqu'elle s'abandonne ainsi à la douceur de gémir & au soulagement de voir écouter ses plaintes, ne devrait-elle pas se dire que le secret de ses agitations & de ses ennuis ne lui appartient pas à elle seule? Son mari n'est-il pas de moitié dans sa vie, & ne livre-t-elle pas, sans son consentement, cette portion de son cœur avec le sien?

Ce qui peut excuser jusqu'à un certain point madame de Sugères dans cet abandon si rapide, c'est l'art infini avec lequel ces aveux furent sollicités & obtenus par une de ces rares personnes dont notre dissipation moderne ne nous permet plus guère de continuer & de renouveler aujourd'hui la race. Tous ceux qui ont vécu dans l'ancien grand monde de Paris ont connu madame la comtesse de Silvicolant. Bien qu'elle ne sortit plus guère de chez elle, & que son salon se bornât à un assez petit nombre de privilégiés, son autorité & son influence la rendaient l'oracle & l'exemple de la bonne société.

La comtesse écouta Julie avec une sorte d'incredulité placide. Quand madame de Sugères s'arrêta enfin dans ce débordement de plaintes & de terreurs, navrée, comme il arrive en pareil cas, de ses propres paroles, elle se sentit, pour ainsi dire, réfutée d'avance par le sourire paisible & par la fermeté de madame de Silvicolant.

« Chère petite, lui dit la comtesse en s'arrangeant dans son fauteuil pour parler à son aise & longtemps, chère petite, vous vous adressez bien pour vous plaindre à moi de l'esprit d'Abel. Vous n'avez pas besoin, pour être comprise, de m'initier à la supériorité de Sugères. Je le connais, Dieu merci! & depuis longtemps! C'est pour cela, ma bonne amie, que je l'ai adressé, lorsqu'il a voulu se marier, à la propre maison de monsieur votre père. Vous imaginez-vous par hasard, ma bonne petite, qu'il ne fallait pas une rude supériorité à l'homme qui serait assez osé pour épouser Julie d'Alvaize? »

Madame de Sugères rougit jusqu'aux oreilles de ce compliment à brûle-pourpoint. Elle se sentait pénétrée.

« Oui, ma mignonne, rougissez tant qu'il vous plaira. Nous savons de vos nouvelles. Prenez-vous-en à votre frère Maurice, qui, depuis quelques années, a choisi précisément mon salon pour chanter vos louanges. Il prétend que s'il résiste à la tentation d'écrire & de publier, c'est que sa sœur Julie suffit à sa gloire. »

Madame de Sugères était fort mal à l'aise. La comtesse de Silvicolant poussait, comme on le voit, avec une certaine vivacité, les avantages que lui donnaient sur sa jeune interlocutrice son âge, son expérience & son autorité.

« Enfin, ma chère petite, vous soupirez après quelque sot, & il vous semble que le bonheur de

votre ménage aurait beaucoup gagné à l'imbécillité... »

Madame de Sugères fit un mouvement.

« Non, reprit madame de Silvicolant, le mot est trop fort & votre ambition ne va pas si loin. Vous n'aspirez pas à la sottise; vous seriez satisfaite de la simple médiocrité. Tout, en un mot, vous aurait paru préférable à cette distinction & cette supériorité dans votre époux. »

Madame de Sugères gardait le silence; elle sentait percer de plus en plus, dans l'enjouement de la comtesse, la pointe de l'ironie & dominer le ton du reproche.

« Vrai Dieu! ma chère Julie, vous pouvez vous vanter d'être au nombre de ces femmes qui donnent bien des embarras au bon Dieu. Je ne doute pas que, dans sa sagesse éternelle, il n'ait prévu vos répugnances & vos reproches, & il a eu sans doute ses raisons pour vous prodiguer, quand même, des faveurs si outrageusement méconnues. Pour moi, en dépit de la finesse qu'on veut bien me reconnaître, en dépit d'une expérience dont nulle bonne volonté ne saurait hélas! abrégier le passé, je n'aurais jamais, je vous le certifie, rien deviné de pareil! »

Ici madame de Silvicolant s'inclina sur le bras de son fauteuil du côté de Julie. Elle fit signe à la jeune femme d'amener tout à fait jusqu'à elle la petite causeuse de satin bleu sur laquelle madame de Sugères était assise. Madame de Silvicolant trouvait ainsi le moyen d'introduire, dans ce dialogue à deux personnages au milieu d'un petit salon soigneusement fermé, un entretien plus intime encore & plus confidentiel.

Elle baissa la voix, lorsqu'elle vit Julie tout auprès d'elle; & tirant de son manchon de velours un petit éventail en gaze noire, pailleté d'argent & bordé d'or, elle s'en servit pour accentuer la conversation, couvrant par une pantomime expressive, tantôt ses yeux pour en dérober l'éclat, & tantôt ses lèvres pour en dérober jusqu'au murmure.

« Il y a vingt-trois ans aujourd'hui que monsieur de Silvicolant est défunt. Nous avons vécu près de deux lustres ensemble. Vous voyez, ma chère petite, que je ne cherche pas avec vous à me faire plus jeune que je ne le suis. Je me sens en train aujourd'hui de ne pas vous marchander les confidences. »

« Je vous avouerai donc franchement, entre nous, que monsieur de Silvicolant, malgré sa renommée de sémillant gentilhomme, était le plus fieffé maître sot qu'il m'ait été donné, avant comme après mon mariage, de rencontrer en ce bas monde, où cependant la race des sots n'est pas près de faire défaut. »

La comtesse déploya la sombre envergure de son éventail, & elle s'en couvrit comme d'un masque vénitien. Elle dissimulait ainsi la rougeur qu'avait pu lui causer cet aveu.

« Bah! dit-elle comme se parlant à elle-même;



il y a si longtemps que mon mari est mort. Je suppose qu'il y a prescription. »

Elle replia brusquement les ailes de l'éventail; & s'en servant comme d'une baguette pour appuyer ses démonstrations, elle en posa l'extrémité sur le bras de Julie.

« Vous êtes trop jeune, ma mignonne, pour avoir pu saisir dans toutes ses dimensions l'infinitude de la sottise humaine. C'est à peine s'il vous a été donné encore d'en ressentir vaguement l'ennui.

« Mais ce que vous ne connaissez pas, ma chère enfant, ce que vous ne connaîtrez jamais, du moins je l'espère pour vous, c'est la bêtise à domicile, c'est la présence permanente d'un personnage qui n'est pas assez nul pour être traité en idiot, & qui se trouve en même temps assez satisfait de lui-même pour trancher de l'homme d'esprit.

« Tenez, ma chère Julie, je vous ennuierais tout le reste de cette après-midi, que je n'arriverais pas à vous faire comprendre dans tout son accablement la pesanteur des esprits médiocres & le supplice d'en être perpétuellement écrasé. Ah! ma chère enfant, vous avez peur des intelligences élevées & vous craignez que des hauteurs où elles habitent, elles ne laissent tomber le dédain sur votre tête! Détrompez-vous, madame; & avant de calomnier votre part de la vie, hâtez-vous de mettre à profit l'expérience des autres.

« Vous craignez, chère Julie, que votre mari ne plane au-dessus de vous dans des régions inaccessibles & qu'il ne finisse par vous perdre de vue. Et quand il en serait ainsi, il n'y aurait encore que demi-mal. Aimeriez-vous mieux, par hasard, sentir auprès de vous une de ces intelligences vides qui retombent perpétuellement sur elles-mêmes? Aimeriez-vous mieux quelque une de ces prétendues raisons passées à l'état fossile, dont la solidité se trouve compromise par la moindre hardiesse, & qui frémissent d'une métaphore comme d'une exagération? Vous croyez-vous de force à occuper ce désœuvrement éternel d'une âme qui s'ennuie, parce qu'elle se sent tout à la fois sans aspirations pour la vérité & sans force pour l'atteindre? Voulez-vous demeurer votre vie durant en face de deux grands yeux qui s'étonneront de toutes vos démarches, de deux longues oreilles qui frémiront à toutes vos paroles, & d'un gros esprit épais, incapable de donner jour à votre âme ou de sortir de lui-même pour arriver jusqu'à vous? »

Il y eut un moment de silence.

Madame de Sugères leva timidement les yeux & répondit à demi-voix :

« Du moins, madame, les esprits que vous dites, sont-ils indulgents & disposés à traiter les autres avec miséricorde? »

Madame de Silvicolant partit d'un éclat de rire; mais cette gaieté était amère. Il y avait plus de regret encore que d'ironie dans son expression.

« Indulgents, ma chère mignonne, indulgents! — De grâce, où prenez-vous je ne dirai pas votre expérience, mais votre pressentiment ou

vos instincts de la vie? Indulgents les esprits médiocres! Mais vous oubliez, ma toute belle, que la fatuité est l'attribut le plus essentiel & comme la nature même de la sottise. Règle générale, l'estime qu'on fait de soi-même & la rigueur avec laquelle on s'impose à autrui, sont précisément en raison inverse de la valeur à laquelle on peut être convenablement prisé.

« Voyons, ma bonne amie, pourquoi discuter dans le vide, comme si nous avions, vous & moi, je ne sais quelle thèse abstraite, l'une à attaquer & l'autre à défendre? La question est beaucoup plus simple dans le fond. Il ne s'agit pas ici de comparer la sottise & la supériorité, comme on pourrait le faire dans une étude morale, destinée à quelque chaire de la Sorbonne.

« La bêtise existe, ou plutôt elle n'a que trop existé dans la personne de feu mon mari; Jean-Dominique-Gaspard de Silvicolant, haut & puissant seigneur d'Albigny & d'autres lieux que je passe. La supériorité, elle est auprès de vous pour vous épouvanter & vous jeter dans la crainte d'en devenir la victime. Le prévenu n'est rien moins que mon digne ami, votre gracieux époux, le charmant Abel de Sugères, dont mademoiselle Julie d'Alvaize pressent qu'elle va être opprimée.

« Il faut être votre amie au point où je le suis, pour évoquer à plaisir ces souvenirs désagréables.

« Je ne suis pas & je n'ai jamais été ce qui s'appelle un esprit ni profond ni étincelant. La contradiction qui m'attire & me révolte tout à la fois m'a souvent communiqué un certain bonheur de reparties; mais pour le reste, si l'on a pu parfois citer mes mots, on n'est jamais venu à bout de faire le même honneur à mes pensées. Je suis de ces intelligences ordinaires qui se contentent du régime commun & mettent tout au plus leur honneur à assaisonner par quelque haut goût qui le relève, l'aliment qui est à la portée de tous.

« C'est donc vous dire assez, ma chère amie, que mon mari n'a jamais eu à supporter de moi rien qui ressemble à une théorie nouvelle ou même une vue originale. Pour l'instruction, je n'en avais pas reçu; on ne se donnait pas la peine de nous élever dans ce temps-là; & quelque ignare que fût resté monsieur de Silvicolant avec son précepteur & ses voyages, il aurait encore, en érudition, rendu des points à son épouse. Cependant, ma chère, malgré tant de raisons pour demeurer inférieure & pour être supportée comme telle, s'il m'arrivait, surtout dans les premiers temps, d'émettre quatre paroles qui eussent l'apparence lointaine d'un jugement quelconque ou même d'une simple opinion, je voyais tout d'un coup s'écrouler & grossir démesurément les yeux de mon mari; il poussait un énorme souffle, passait à deux ou trois reprises sa large main sur son front étroit; puis, lorsqu'il ne lui avait pas été donné de comprendre, ce qui lui arrivait bien, en moyenne, dix-neuf fois sur vingt, il haussait les épaules & laissait tomber tout haut, avec l'aplomb d'un homme qui



n'a jamais compris la valeur des mots, sa formule bien aimée : « *C'est stupide!* »

« On ne reçoit pas d'abord de pareils coups de tête dans l'estomac sans s'en apercevoir un peu & sans élever quelques réclamations. J'étais assez naïve, à l'origine, pour vouloir lui expliquer la raison de mes jugements & la signification de mes paroles. Il était bon malgré sa rudesse, il feignait de prêter la plus grande attention à mon discours; puis, comme tout son travail n'aboutissait qu'à lui rendre mes explications plus obscures, il ne conservait plus le moindre doute sur ce qu'il appelait, sans se gêner, mon incapacité & mon obstination. »

Ici madame de Silvicolant déploya son éventail derrière lequel elle s'abrita jusqu'à disparaître. En même temps, elle baissa de nouveau le ton de sa voix qu'elle avait peu à peu relevé, & je crois bien que, derrière ce brillant rideau de paillettes & de dentelles, de vieilles larmes revinrent encore une fois dans ses yeux.

« Vous croyez, Julie, qu'il est facile de supporter à toutes les heures de la journée ce perpétuel aplatissement, cette moquerie incessante qui nous fait douter de notre meilleur esprit & dissequer sous nos yeux, avec la cruauté d'un anatomiste, nos pensées les plus vives & les plus aimées? »

« Un jour, je dis à monsieur de Silvicolant : — Mon ami, vous me laissez seule bien longtemps; il est venu plus de trente personnes pour me voir. Là dessus, je l'aperçois qui tire devant lui le plateau de laque & qui se met à compter gravement les cartes de visite; car, pendant son absence, je n'avais pas jugé à propos de recevoir. — Vingt-trois, madame, vingt-trois, reprend-il avec le ton d'un maître d'école qui découvrirait une erreur de calcul dans une addition. C'est ainsi que vous exagérez tout & que vous ne demeurez jamais dans la vérité. »

Julie de Sugères, en dépit du chagrin qui gagnait la comtesse & de l'affliction qu'elle laissait apercevoir, ne put réprimer assez tôt un sourire.

Madame de Silvicolant s'en aperçut. Elle n'en fut point choquée. Elle reprit d'une voix profonde :

« Oui, ma jeune amie, à distance & dans un salon, au bout de vingt-cinq années de veuvage & lorsque le miroir vous montre vos cheveux gris & blancs, de pareils souvenirs prennent une teinte comique. Il y a là un ridicule qui provoque le sourire, & le temps accompli éteint l'odieux qui faisait couler les larmes. J'en ai bien versé, ma chère enfant, cette espèce de supériorité grotesque tirée du chiffre pesamment compulsé, cette raideur d'exactitude, ce pédantisme d'une intelligence sans imagination, commence par sembler ridicule, mais on ne tarde pas à s'apercevoir qu'on a lié son sort à une intelligence morte, à un esprit éteint. Ces rectifications perpétuelles, ces espèces de communiqués me donnaient parfois des attaques de nerfs. Lorsque je fis ma première quête à Saint-Thomas d'Aquin, il fallut m'emporter du salon de

madame de Port-Royal, où mon mari me tira au nez, pour la trentième fois de la semaine, son portefeuille de notes. J'avais eu le malheur de répéter étourdiment que ma bourse avait produit dix-sept cents francs, & la vérité était qu'il s'en manquait de soixante-quinze centimes.

« Je vous étonnerai peut-être en vous apprenant que j'ai fini par m'accoutumer à cet étrange travail de peser & de mesurer tout ce que je pouvais avoir à dire, d'éteindre en moi l'imagination de façon à revêtir d'un aspect sombre, inanimé & incolore, non pas seulement tout ce que je pouvais dire, mais encore tout ce que je pouvais penser. C'est là que j'ai reconnu la toute-puissance de l'habitude. On a bien raison de l'appeler une seconde nature. Il m'a fallu beaucoup de temps, après la mort de mon mari, pour me remettre en possession de mon véritable caractère, celui-là même que vous me connaissez aujourd'hui. Mais si l'on peut, au moyen d'un effort désespéré, accomplir sur soi-même cette espèce de suicide, ne croyez point qu'il soit aussi facile, même au prix de cet héroïsme, de contenter les exigences de ces natures inférieures. Il ne leur suffit pas qu'on les supporte; il faut absolument qu'on les admire.

« Vous avez beau jeu de vous plaindre, ma chère Julie. Il vous semble qu'il soit pénible de se sentir non pas seulement comprise mais devinée. Vous regardez comme peu de chose de pouvoir lire dans le clair & limpide langage de votre Abel toutes les impressions de sa pensée & tous les sentiments de son cœur. Vous ne vous doutez même pas, ma chère amie, de ce que peut inventer la prétention de l'orgueil humain & de ce que contient en soi la redoutable fécondité de la sottise.

« Une des manies de monsieur de Silvicolant, c'était, entre autres, de viser au trait, à la concision, à l'économie des paroles. Il avait comme le pressentiment du style télégraphique par lequel on a remplacé si désavantageusement l'abondance de madame de Sévigné. Il affectait ainsi sinon de dire beaucoup de choses en peu de mots, au moins de traduire sa pensée avec le moins de phrases possible. Il paraît que ce laconisme était depuis un temps immémorial dans les habitudes des Silvicolant, & que mon mari tenait cette infirmité de famille; mais le besoin de me reprendre par son exemple & d'opposer cette haute taciturnité à la vivacité de mes saillies, avait fini par le réduire à ne plus s'exprimer que par des monosyllabes, ou par des phrases ayant tout au plus les trois parties essentielles, le verbe, le sujet & l'attribut.

« Cette singulière façon de s'expliquer avait pour résultat le plus habituel de me mettre, malgré toute mon attention, dans une impossibilité absolue de démêler ce qu'il pouvait bien avoir eu l'intention de me dire. C'étaient alors de la part de M. de Silvicolant des colères & malheureusement aussi des injures que je ne saurais redire. Il ne se gênait point pour répéter tout haut, & au besoin en face des interlocuteurs les plus qualifiés, qu'il avait



rarement rencontré dans le monde une intelligence plus lourde & plus obtuse que la mienne.

» Il m'a fallu, ma chère Julie, pendant tout le temps qu'a duré notre mariage, vivre ainsi dans une perpétuelle admiration de ce médiocre génie, & qui plus est, lui faire humblement amende honorable toutes les fois que je ne pouvais venir à bout de saisir ses idées mal définies ou ses impressions ébauchées. Il prenait son obscurité pour de la profondeur & son ambiguïté pour de la concision.»

Madame de Silvicolant fit une pause.

Julie de Sugères ne répondit pas.

Elle se débattait sans rien dire contre les mille suggestions dont elle se sentait obsédée. Pour la première fois, peut-être, il lui venait à l'esprit cette pensée qu'elle pouvait bien avoir tort de regarder comme un malheur irréparable la distinction & la supériorité d'Abel.

La comtesse reprit de nouveau. Cette fois elle était visiblement affectée, sa voix perdait peu à peu le ton amer & sarcastique du persiflage, le parti pris fâcheux de récrimination & de dénigrement vis-à-vis d'un mort qui avait été son mari & dont elle portait encore le nom.

Cette espèce d'irritation qui nous rend si peu charitables & nous jette parfois loin de toute mesure & de toute convenance, n'est souvent qu'un chagrin profond dont nous n'avons pas le courage d'avouer la douleur. Nous nous montrons alors provocants ou impitoyables, lorsqu'il suffirait souvent d'une parole un peu attendrie ou d'une sympathie un peu avouée, pour nous rendre à nos larmes ainsi qu'à notre naturel.

Madame de Silvicolant perdait l'allure compositée & convenue de la grande dame, pour redevenir, en présence de son passé, ce qu'elle était en effet, une femme qui avait beaucoup souffert & qui mettait l'expérience de ses déceptions au service de sa jeune amie.

« Je ne vous ai pas dit, ma chère Julie, la dernière & la plus cruelle épreuve qu'imposent à leurs proches les esprits médiocres & puissants dont vous auriez voulu vous ménager la bonne fortune.

» Il y a, dans la vie, des moments solennels où l'avenir se décide.

» Alors, Julie, une femme va trouver son mari. Sans doute, il lui est impossible, dans une union semblable à la mienne, de compter sur quelque fermeté de caractère & quelque décision d'esprit, ou même sur une intelligence suffisante des situations. A défaut d'un secours extérieur auquel il ne faut pas s'attendre, on espère au moins ne pas rencontrer d'obstacle & ne pas trouver de barrière en travers des résolutions les plus visiblement dictées.

» Hélas ! ma chère amie, quelle déception & quel supplice ! Vous venez à votre mari les mains pleines des motifs les plus péremptoirs, des informations les plus précises, des raisons les plus authentiques & les plus pressantes.

Votre avenir est là, le péril est imminent, la question instante, la démarche nécessaire. Vous avez rassemblé toute votre énergie pour faire un suprême appel, non pas même à son cœur ou à son esprit, mais seulement à ce gros bon sens dont il semble que personne ne puisse invoquer en vain le témoignage & le secours.

» Ah ! ma chère enfant, que le bon Dieu vous préserve toute votre vie de ce que j'ai éprouvé lorsque je me suis aperçue, pour la première fois, dans une circonstance que je ne saurais rappeler, pas même par l'allusion la plus lointaine, que j'avais devant moi, non pas un homme, une intelligence vivante & pensante, quelque médiocre qu'on veuille la supposer, mais une muraille, un néant, une résistance inébranlable, ce qu'on appelle si bien la force d'inertie.

» Il ne reste plus à une femme, lorsqu'elle se trouve en face d'une pareille situation, qu'à se résigner sans se débattre, de la même façon qu'on se courbe sous la tempête ou qu'on subit sur les grands chemins les chaleurs de l'été ou les rigueurs de l'hiver. Lorsqu'il devient absolument nécessaire dans le ménage de prendre quelque résolution décisive, il n'y a pas beaucoup plus d'espoir de voir adopter le parti de la raison que d'amener le double six en jetant les dés sur la table dans une partie de tric-trac. »

En vain la comtesse de Silvicolant essayait-elle par ce dernier trait, si conforme à sa manière habituelle, de rendre à l'entretien son allure piquante & dégagée ; l'émotion avait décidément pris le dessus & sa voix était pleine de larmes. Il n'est pas possible de remuer impunément tant de souvenirs. Chacune des paroles de la comtesse remettait devant ses yeux quelque une des circonstances les plus cruelles de sa vie ; chacune de ses réflexions était une expérience.

Julie, qui s'était crue sincèrement malheureuse, se demandait tout bas s'il lui serait bien possible de trouver dans sa propre vie autant de sujets de douleur.

Elle s'étonna en effet, au premier entretien qu'elle eut avec monsieur de Sugères, de n'avoir pas mieux apprécié jusque là cette élégance exquise, cette heureuse flexibilité de l'esprit & de la parole qui lui permettait de tout saisir et de tout rendre, cette ouverture si ample d'un esprit supérieur, auquel il n'en coûtait jamais ni de renoncer à ses idées ni de s'approprier celles des autres.

Avertie par cette première remarque, Julie, par une exception bien rare & bien honorable, fut assez intelligente pour s'apercevoir que, depuis son mariage, elle avait pris pour son propre esprit & pour un essor de sa pensée l'impulsion qu'elle avait reçue d'Abel. Elle comprit, suivant la remarque de madame de Silvicolant, que les esprits supérieurs communiquent leur distinction à ceux qu'ils aiment, de la même façon que la médiocrité répand autour d'elle sa contagion.



## LA CHARGE DES PETITS DEVOIRS

La plupart des jeunes filles attendent du mariage non-seulement l'indépendance, mais encore l'exercice de l'autorité.

Je ne sais s'il est bien prudent à elles, malgré nos tolérances toutes modernes & cette espèce de relâchement qui s'est fait de nos jours dans l'exercice du pouvoir, de trop se complaire dans cet idéal de liberté. Il ne serait pas mauvais, même à l'heure présente, de se rappeler un peu plus le mot inscrit par Fénelon, au début de son beau livre sur l'*Éducation des Filles* : « La femme est faite pour obéir. »

Il vaut encore mieux se préserver des illusions avant l'heure que d'avoir à en faire le sacrifice plus tard.

Si la femme n'est pas faite pour exercer dans le ménage ce commandement souverain, elle n'en demeure pas moins toute-puissante par son empire absolu sur la direction des détails.

La jeune fille devenue jeune femme a des ordres plus directs à donner. Il faut que l'impulsion domestique vienne d'elle. Elle est appelée à mettre la main dans tous ces petits événements cachés qui, pour se dérober aux regards du public, ne laissent pas d'avoir leur importance.

Il semble que ce ne soit rien de gouverner les domestiques, de tenir un livre de dépenses, de surveiller l'achat ou la préparation du repas quotidien, de ne point perdre de vue le renouvellement ou l'entretien du trousseau. C'est tout un monde où la maîtresse de maison est obligée de jouer le rôle de la Providence. Il faut que tout se mette en mouvement par l'initiative qu'elle donne, & que tout marche régulièrement par la surveillance qu'elle conserve.

Il ne manque pas de jeunes filles que la prévoyance attentive d'une mère a façonnées d'avance à ces détails. Leur jeune activité se trouve ainsi occupée dès la maison paternelle. Il ne leur arrive point, comme à d'autres de leurs compagnes, de sentir se retourner contre elles mêmes, contre leur paix, contre leur bonheur, cette exubérance de volonté, cette ardeur, cette impatience de la vie pratique.

Ces dernières ont beau chercher dans la toilette, les amusements, les lectures frivoles ou mêmes sérieuses, une distraction qui leur tienne lieu de devoirs, elles ne peuvent se défendre de songer au moment où leur initiative se déploiera enfin dans ce royaume nouveau dont elles seront les souveraines.

Mademoiselle Julie d'Alvaize était trop triste & trop abattue pour imiter cet exemple, & attendre d'un avenir qu'on embellit dans son imagination le dédommagement du présent dont on souffre

dans la réalité. Elle n'était pas femme à laisser passer dans son existence de jeune fille aucune contrariété sans la ressentir & sans en faire, par la bonne volonté qu'elle mettait à en souffrir, un véritable chagrin. Ses journées lui paraissaient vides. Elle perdait le goût de la vie. Puisqu'il ne lui était pas donné d'en savoir goûter les plaisirs, elle aurait voulu au moins en pratiquer les devoirs. Elle se disait que des occupations constantes & réglées, une responsabilité permanente, auraient introduit quelque intérêt dans son existence & dans tous les cas, procuré un but certain à ses actions.

Il semble donc que mademoiselle d'Alvaize, en devenant madame de Sugères, avait dû, sur ce point au moins, obtenir satisfaction pleine & entière. La maison d'Abel avait beaucoup de dehors & beaucoup de tenue. Elle ne sentait point du tout le laisser-aller du célibataire qui passe presque tout son temps hors de chez lui. Monsieur de Sugères avait perdu sa mère depuis peu de temps. Vivant avec elle, il avait eu le double avantage d'avoir un ménage à lui & de n'avoir pas à s'en occuper. Il était habitué à la responsabilité d'une direction générale, sans avoir jamais eu la charge des minuties.

Aussi, quand mademoiselle d'Alvaize entra chez lui, Abel lui remit-il un pouvoir parfaitement en règle & un royaume admirablement ordonné. Il avait auprès de lui, pour continuer les traditions de sa mère, une domestique qui l'avait élevé & qui, entrée à quatorze ans au service de la famille de Sugères, était encore assez loin de la vieillesse pour élever à leur tour les enfants de monsieur & de madame Abel.

Madame de Sugères ne put que rendre justice à cette organisation intérieure si parfaitement réglée, à ces arrangements domestiques qui fonctionnaient avec la précision d'un mécanisme en même temps qu'avec le scrupule du devoir. Elle n'avait qu'à continuer ces traditions & à maintenir cet ordre.

Ceux de mes lecteurs qui ont bien compris le véritable caractère de madame de Sugères ne s'étonneront pas trop d'apprendre qu'au bout d'un petit nombre de semaines, ce rôle de maîtresse de maison avait abouti à rendre Julie la plus malheureuse des femmes.

Il entre, en effet, dans la nature de la mélancolie qu'elle ne se contente point des véritables malheurs & des véritables chagrins pour les exploiter contre nous; elle possède l'art funeste de s'emparer tout à tour des événements de notre vie, même les plus heureux & les plus souhaités, pour y répandre cet esprit de désenchantement & d'amertume qui en retourne l'aspect & en dérobe le prix.

Lorsqu'il lui fallait, chaque matin, donner des ordres pour la journée, régler les dépenses de la veille & pourvoir aux acquisitions du lendemain, lorsqu'on venait prendre ses instructions pour l'ordre & la composition du repas, elle se résignait à sa tâche comme une martyre. Au lieu d'y avoir pensé d'avance, de façon à ne devoir plus y pour-



voir qu'au moyen d'un ordre prêt & médité, elle tenait debout devant elle, pendant de longs instants, la domestique attentive & presque mal menée.

Les petites choses ne méritent point dans la vie ni le dédain qu'on en fait ni le ridicule qu'on leur prête. Les faiseurs de romans, qui ne connaissent point l'intérieur des existences & qui les prennent par le dehors, dans le bruit des bals & sous l'éblouissement des lustres, croiraient descendre & déroger s'ils faisaient intervenir dans la peinture de leurs caractères ce tissu d'actions simples & vulgaires dont le fond de notre destinée se trouve formé.

Il n'en va pas de même d'une étude destinée, comme celle-ci, à nous donner la représentation directe de la réalité.

C'était donc, j'ose le dire parce qu'il en était ainsi, c'était un spectacle navrant que celui de Julie éloignant de son esprit, par une négligence calculée, la pensée des arrangements intérieurs ou des ordres quotidiens que réclamait l'administration domestique. Elle se retournait avec une sympathie incompréhensible vers cette oisiveté & cette nonchalance de jeune fille, dont elle gémissait encore une année plus tôt. Puis, lorsque la nécessité, le train naturel des choses, le besoin impérieux d'un commandement indispensable, amenaient devant elle ses serviteurs, elle se trouvait prise à l'improviste. Il lui fallait faire un effort, se secouer pour ainsi dire, & elle osait répéter sa phrase favorite, « qu'elle n'avait donc pas un moment de tranquillité. »

Presque tout le personnel de sa maison était attaché de longue main à son mari. Ce n'était point cette tourbe mobile de valets dont les maîtres n'ont point le temps d'apprendre le nom ou de retenir la figure. Les Sugères avaient gardé des temps anciens cette maxime aujourd'hui perdue dans la pratique, que les serviteurs font partie intégrante de la famille. Il était bien rare que personne sortît de chez eux pour se mettre en quête d'une autre condition.

Les mécontentements, la mauvaise humeur & la tristesse de Julie étaient donc supportés autour d'elle avec une grande déférence & un grand respect.

Madame de Sugères ne mettait pas plus de complaisance à se prêter aux rapports les plus nécessaires de la vie, lorsqu'il s'agissait de ses égaux, qu'elle ne le faisait vis-à-vis de ses inférieurs.

De même qu'il entre dans les devoirs quotidiens de la maîtresse de maison de se tenir dans une communication pour ainsi dire perpétuelle avec ses serviteurs, de même c'est une partie intégrante de la conduite, lorsqu'on se trouve appartenir à un certain monde, d'entretenir des relations, de faire & de recevoir les visites que comporte notre situation.

Madame de Sugères, avec le caractère que nous lui connaissons, n'avait point le cœur facile. Elle

manquait au plus haut degré de ce qu'on appelle l'ouverture d'âme. Je n'entends point par là cette disposition souvent imprudente malgré sa générosité, qui risque de se prodiguer & de se faire trahir, mais cet abandon justifié par une sécurité complète & par des avances venues de personnes qu'on eût soi-même recherchées.

Il y avait sans doute, dans cette grande quantité de visites à faire & de relations à conserver, un certain nombre de connaissances purement politiques, de ces rapports qu'on noue par nécessité & qu'on prolonge par convenance. Mais Julie aurait pu se dire que c'était là, après tout, une des exigences les moins dures de la haute position sociale conquise par Abel. Il ne faut pas médire de ces coutumes établies. Il est tout à fait essentiel que la société ne se divise pas impitoyablement en un petit nombre de groupes, réunis isolément par la communauté des sentiments & des opinions, sans rapports & sans communications avec le groupe voisin. Cette scission rendrait bien vite les affaires les plus simples entièrement insolubles, & cette solitude ne tarderait guère à devenir une antipathie.

Cet inconvénient se trouve tout naturellement évité & ce danger prévenu par les obligations que la politesse met à notre charge. Le monde attache avec raison une si haute importance à l'accomplissement de ces formalités, qu'il n'en dispense aucun mérite comme il n'en pardonne aucune infraction.

Il faut avouer que le sentiment le plus inoffensif en apparence arrive bien vite, lorsqu'on lui laisse prendre les allures, usurper l'influence d'une passion, à exercer sur la conduite une action déplorable. Il n'en faut pas plus pour rabaisser un caractère & le faire descendre aux considérations les plus mesquines & les moins dignes de lui.

Se figure-t-on bien une personne de la distinction, de l'énergie, de la raison & de la vertu de madame de Sugères, qui recule devant l'idée de mettre un châle sur ses épaules & un chapeau sur sa tête, qui frémit devant la perspective de monter dans la voiture qui l'attend au bas du perron, pour se présenter pendant l'après-midi dans une demi-douzaine de salons?

Il y a plus, car l'âme, dès qu'elle se laisse gagner par une influence déraisonnable, ne met plus de bornes à la fantaisie de ses découragements, lorsqu'il lui fallait, pour recevoir dans son propre salon, se borner à se soulever de son fauteuil & à reconduire jusqu'au bout de son tapis, elle ne pouvait entendre sans frémissement, dans le vestibule, le pas du domestique qui venait ouvrir la porte. Elle finissait par éprouver quelque chose d'analogue au tressaillement du condamné à mort, qui ne saurait percevoir un bruit dans le corridor de sa cellule sans songer à l'échafaud.

Cette tristesse ne tarda pas à être remarquée. Le monde est ainsi fait, qu'il ne prend guère souci de nos joies. Il pratique volontiers, vis-à-vis de



chacun de nous, cette maxime impitoyable, qu'on ne saurait guère trouver d'intérêt dans l'histoire d'un homme non plus que d'un peuple heureux. Au contraire, dès qu'on voit passer d'aventure sur votre front l'ombre d'un souci ou le reflet de quelque peine cachée, c'est à qui découvrira votre secret & se procurera la bonne fortune d'être le premier informé de votre douleur. Il ne s'agit pas, bien entendu, d'y apporter un remède ni de vous offrir une consolation; c'est une pure affaire d'amour-propre. L'important est de poser à propos dans la conversation comme l'homme le mieux instruit du genre humain. Je m'assure qu'il y a, parmi les habitués des salons, telles gens qui, sans avoir conscience de leur férocité, consentiraient, pour se montrer au courant des nouvelles, à quelque mort tragique de leurs meilleurs amis, à la condition d'en avoir été les seuls témoins & d'en pouvoir devenir les narrateurs privilégiés.

## III

## LA SOLLICITUDE DU GÉNÉRAL BRONCHARD

J'ai dit que la tristesse de madame de Sugères avait été remarquée. Elle donnait lieu, autour d'elle, à de sourds commentaires, à des insinuations malveillantes, à des hypothèses déplacées. On a beau jeu lorsqu'on a devant soi une femme jeune, parée de toutes les séductions de la beauté, environnée de toutes les jouissances du luxe, prévenue par tous les égards & tous les respects de la société, de se rejeter sur des dissensions intérieures, sur la conduite de son mari, sur les mille motifs inconnus qu'une femme peut avoir pour verser des larmes secrètes.

Julie avait beau prendre sur elle de sourire lorsqu'une visite entraînait dans son salon; les personnes expérimentées ne s'y trompaient point. Elles voyaient l'effort dissimulé de cette comédie, & ce rayon de soleil qui passait sur la physionomie de madame de Sugères, à travers ses larmes, leur faisait l'effet de ce premier retour de la lumière après l'obscurité des orages, alors que les gouttes de la pluie perlent encore au-dessous des feuilles.

Le général Bronchard était peut-être, de tous les amis de la maison, celui que ces détails avaient le plus frappé & ces suppositions le plus ému. Ce n'était pas, de la part du vieil officier, un mouvement de curiosité indiscrète. Le général mettait son cœur dans cette inquiétude. Il avait vu Julie si petite! Ce n'était pas seulement madame de Sugères qu'il avait fait sauter sur ses genoux & dont il avait endormi les poupées, il avait aussi donné des bonbons à la mère de Julie. Il avait aussi fait sauter sur ses genoux madame d'Alvaize, alors qu'au sortir de l'Ecole, il avait été attaché comme aide de camp à la personne du père de madame d'Alvaize.

Le bon général avait cru pouvoir regarder comme sienne la maison de madame de Sugères. Plus particulièrement les jours de réception, c'est-à-dire deux fois par semaine, il se présentait des premiers, souvent à l'heure où Julie était encore à sa toilette. Il s'installait dans un grand fauteuil, & regardait le défilé des visites comme le passage d'une revue militaire. Il ne lui venait pas à la pensée de mettre un mot dans la conversation, à moins qu'on ne fit feu sur lui d'une question. Dans ces occasions solennelles, il se mettait en frais d'un ou deux monosyllabes; autrement tout son dialogue se bornait à tirer alternativement sa moustache droite & l'avant dernier bouton de son habit. Ces deux gestes auxquels se réduisait sa pantomime, suffisaient amplement à son éloquence.

Si le général Bronchard ne disait pas grand chose, il prenait sa revanche au dedans de lui & pensait beaucoup. Il avait l'imagination ardente & emportée d'une jeune fille de quinze ans. Il étouffait dans cet amas d'idées qu'il se suscitait à lui-même. Comme il n'en laissait jamais transparaître aucune au dehors, elles lui restaient toutes sur le cœur où elles s'amoncelaient à la façon des nuages quand approche la tempête. Il n'avait jamais pris garde à Julie tant qu'elle était petite, tant qu'elle était restée mademoiselle d'Alvaize. Le jour où elle se maria, elle lui apparut comme une révélation. Il lui sembla que sa vieille amie madame d'Alvaize se dédoublait, qu'elle reparaisait dans une autre elle-même. Si le bon général avait éprouvé pour madame d'Alvaize quelque chose de l'amour paternel, il voua, dès ce jour, à sa chère Julie la tendresse impitoyable & jalouse d'un aïeul.

Quand l'excellent Bronchard voyait Julie toujours triste, morose, languissante, accueillir avec une indifférence complète les avances les plus honorables, recevoir avec une froideur mélancolique les protestations les plus dévouées, demeurer insensible à tout ce que pouvaient avoir de doux ou de flatteur l'empressement & l'honorabilité des visiteurs quotidiens, le bon général se répétait pour la cinquantième fois, avec une conviction toujours croissante : « Cette pauvre femme a des chagrins secrets! »

En pareil cas, je ne crois pas qu'il appartienne à personne, & à un célibataire moins qu'à tout autre, d'intervenir entre une jeune femme & un jeune mari. C'est le cas ou jamais, de rappeler le vieux proverbe qui défend de mettre son doigt entre l'arbre & l'écorce. Il n'est pas de jeune épouse qui consente à voir rebâtir son bonheur par des mains étrangères. Elle préférerait à tout ce qu'on pourrait lui rendre les moindres débris qu'elle en aurait gardés.

Le général Bronchard entreprit de faire avouer à Julie la cause de ses ennuis.

Pour mieux s'assurer le loisir & la liberté de la conversation qu'il s'était promise, il arriva chez madame de Sugères, un mercredi, jour tout à fait inouï. Julie, qui consacrait le dimanche à sa mère



& à sa famille, recevait, les deux premiers jours de la semaine, afin, disait-elle, de ne point fatiguer par trop de combinaisons la mémoire de ses visiteurs. Une fois ce défilé du lundi & du mardi heureusement traversé, elle éprouvait une joie d'enfant à demeurer en paix chez elle pendant toute la journée du mercredi, sans avoir à craindre l'opportunité d'une visite.

Ce ne fut pas d'abord sans un léger mouvement de dépit, sans une impression qui ressemblait de fort près à de la mauvaise humeur, qu'elle vit pénétrer jusque dans sa chambre, où elle se croyait si parfaitement à l'abri de toute rencontre, le vieux général Bronchard. Il entra dans l'appartement de Julie comme un assaillant victorieux dans une ville conquise. Le bruit de ses bottes sur le tapis du grand vestibule avait déjà annoncé sa venue. Il marcha droit à la cheminée & s'assit tout d'un trait dans le grand fauteuil.

Notez qu'avant de se mettre en marche, le général s'était promis de feindre. Il voulait se présenter avec cette nonchalance & cette indifférence des gens du monde qui, semblables au jeune Spartiate souvent cité, souriraient encore avec un renard leur dévorant la poitrine par dessous leur vêtement. Mais pour jouer cette comédie de la désinvolture & du désintéressement, pour parler de la pluie & du beau temps avec cet air ennuyé qui dissimule les palpitations intérieures, il faut une autre habitude & moins de franchise que n'en avait heureusement le général.

Madame de Sugères d'ailleurs ne lui laissa point le temps de se reconnaître. A peine était-il assis, que les deux yeux de Julie se tournèrent en même temps vers lui avec l'expression indéfinissable d'une question pressante qu'on adresse. Madame de Sugères n'avait encore rien dit que le digne Bronchard se sentait déjà sur la sellette & soumis à un interrogatoire dans les formes. Il abandonna donc résolument les précautions oratoires dont il ne manquait pas de faire précéder ses moindres discours. Il laissa en paix sa moustache aussi bien que le bouton de son habit, & étendant la main par un geste indéfinissable, il fit entendre d'une voix formidable cette seule parole : « Voici ! » *Voici* était pour le bon général tout à la fois un exorde & un commencement d'explication.

Madame de Sugères ramena sur lui ce clair regard qui, une fois déjà, avait tiré Bronchard de son silence, & le général se sentit de nouveau plus embarrassé que s'il avait eu devant lui une section de bouches à feu en batterie. Il répéta de nouveau son geste & son exclamation : « Voici, madame ! »

Julie s'inclina avec une élégance & une bonne grâce parfaite, comme si elle avait déjà commencé à entendre quelque chose de satisfaisant.

« Vous avez des chagrins que vous ne dites pas. »

Le plus frais & le plus gracieux de tous les sourires s'épanouit sur les lèvres roses de madame de Sugères. Si le général avait été plus fort en di-

plomatie féminine & moins absorbé par les pénibles manœuvres de son discours, il n'aurait point manqué de s'apercevoir que sa présence seule & le respect dû à ses cheveux blancs avaient empêché ce sourire si expansif & si éclatant de se perdre dans quelque accès de gaieté folle. La remarque du vieux militaire paraissait, ce matin-là en particulier, tellement intempestive & tellement en contraste avec la sérénité, la bonne grâce & l'entrain de Julie, qu'il fallait vraiment être Bronchard pour ne pas battre en retraite & ne pas remettre la partie à un autre jour.

Malheureusement pour lui, le général, comme il arrive parfois aux natures fortes, résolues & peu pliantes, avait ceci de commun avec un boulet de canon, c'est que, s'il était difficile de le mettre en mouvement & de lui communiquer la première impulsion, il n'était pas moins difficile de l'arrêter une fois qu'il était lancé.

Il exposa donc à Julie avec une énergie d'expression & de gestes toujours croissante, avec cette abondance familière aux hommes que leurs impressions ont remplis & débordés, qu'elle prétendait en vain se soustraire aux inquisitions & aux sollicitudes de son amitié ; qu'il avait encore, en dépit de son âge, la faculté d'apercevoir en même temps que l'habitude de regarder. Madame de Sugères avait beau faire, on n'était point la dupe de sa résignation & peut-être de son héroïsme. Il ne suffit point d'essuyer les larmes pour en faire disparaître les traces, pas plus que de les retenir pour cacher le soulèvement d'un cœur révolté.

Combien de fois le général n'avait-il pas saisi dans le regard, dans la voix & jusque dans l'attitude de Julie, un sentiment de souffrance indéfinissable, une sorte de malaise persistant ! Sans doute elle combattait, & le calme extérieur de son attitude attestait hautement le fond de sa résolution & le succès de son triomphe. Il n'en demeurait pas moins hors de doute que cette paix apparente était le fruit d'une lutte perpétuelle. Elle ne paraissait tranquille qu'à la façon des malades, lorsqu'ils respirent un instant dans le rapide intervalle de deux crises.

Quel bonheur pouvait-elle goûter dans cette situation ? Était-ce là, pour une femme jeune, belle, enviée, ce qu'on appelle vivre ? Comment pouvait-elle penser que ses amis, ses vieux amis, demeureraient indifférents à l'angoisse d'une telle situation ? Il n'y avait pas à hésiter ; il fallait absolument que quelqu'un se chargeât d'intervenir auprès de monsieur de Sugères.

Jusqu'ici Julie avait écouté avec une sorte de curiosité calme. Il lui semblait, chose étrange, qu'on lui parlât d'une autre que d'elle-même, & cependant elle se sentait vivement intéressée par l'entretien. Cette femme qui se croyait si malheureuse & qui aimait tant à se proclamer telle, se trouvait tout d'un coup surprise & décontenancée, au moment même où l'on paraissait prendre au sérieux ses souffrances & ses plaintes.



Mais quand madame de Sugères entendit prononcer le nom de son mari, lorsqu'elle vit Abel soudainement mis en cause par cette insinuation du général, elle interrompit avec vivacité. Elle ne pouvait véritablement laisser passer une pareille accusation.

Malheureusement pour Julie, le vieux Bronchard n'était pas commode dans le dialogue. La conversation n'était pas pour lui, comme pour le commun des mortels, un échange d'idées qui vous convie tour à tour à écouter ou à parler. Bronchard, sans jamais avoir été à l'école des tragiques, avait deviné d'instinct ce monologue d'un supérieur vis-à-vis d'un confident qui se borne à lui donner la réplique. C'est ainsi qu'il avait toujours conduit ses entretiens avec les officiers qui n'avaient point son grade.

Ce fut en vain que Julie fit un geste, avança le bras, commença même une phrase. Tous ces avertissements demeurèrent parfaitement inutiles. Le général, qui ne pouvait pas se refuser à les comprendre, témoigna résolument qu'il n'était pas en humeur d'y obtempérer.

« Permettez, madame, permettez ! On a du bon sens, que diable ! si vous me permettez de le dire ! que diable ! Il ne faut pas non plus croire qu'on ne devinera pas pourquoi vous pleurez dans votre mouchoir de poche ? »

« Tenez, madame de Sugères, moi je ne suis pas de ceux qui vous donnent tort. Il en est de cela comme des officiers qui pénètrent dans leurs grades par la mauvaise porte ; ils ont beau être chamarrés de croix & de décorations, fournis de tous leurs brevets & salués par tous les honneurs du règlement, ils sentent bien par où le bât les blesse, & que, s'il leur fallait passer à l'inspection, ils ne montreraient peut-être pas aux regards une conscience aussi nette que leur uniforme. Voilà pourquoi ils portent au fond de leur sac une tristesse qui les importune comme une cartouche jaune. Ils ont beau avoir les profits de leur avancement, ils n'en connaissent pas la joie.

« Voilà, chère petite madame de Sugères, d'après quoi je juge votre position. Vous avez beau être consolidée dans votre fortune, votre bonne réputation, votre beauté, vous êtes, grâce à Dieu & par bonheur pour vous, de ces honnêtes femmes qui placent leur première joie de ce monde dans leur mari & dans leurs enfants. Vous êtes de celles qui ne veulent aucune satisfaction d'aucune espèce en dehors de cette première de toutes les satisfactions.

« Eh bien ! ma chère enfant, on lui parlera à ce mari ; on lui demandera pourquoi il fait couler les larmes de ces beaux yeux. »

Madame de Sugères était véritablement au supplice. Elle voulait parler à tout prix ; elle voulait à tout prix empêcher son vieil ami de s'emporter dans cette direction fautive. Elle sentait le besoin de le retenir à temps, de peur que, plus tard, l'amour-propre du général ne se mit de la partie.

« Non, Julie, non, madame, veux-je dire, ne craignez rien, reprit le général, qui se méprit complètement sur l'expression d'angoisse répandue sur la physionomie de la jeune femme, il ne s'agit pas du tout d'une de ces explications d'homme à homme qui se dénouent par l'épée.

« Non, Julie, non, madame ! Abel m'est connu depuis longtemps à moi. Je l'ai vu tout jeune, presque enfant, non pas aussi jeune & aussi enfant que je vous ai vue vous-même, ma chère madame Julie, puisque j'étais déjà chef d'escadron à la première communion de votre digne mère.

« Si je n'ai connu Abel qu'agé de huit ou dix ans, en revanche je l'ai vu de bien près, à l'époque même où les jeunes gens les mieux surveillés échappent à la sollicitude & à la tendresse de ceux qui les aiment.

« A ce moment de la vie, on ne se défie point d'un vieil officier qu'on rencontre par hasard en joyeuse compagnie, chez un parent, chez un ami, à la salle d'escrime, au manège.

« Que voulez-vous, je me suis attaché à ce garçon-là. Je l'aimais pour sa franchise, pour sa loyauté, pour cette parfaite droiture de l'âme, qui est rare, ma chère enfant. Regardez dans la pleine liberté d'une forêt combien d'arbres poussent dans une entière rectitude, sans perdre l'alignement & sans se pencher ni sur la droite ni sur la gauche. Soyez convaincue, ma chère, qu'il y a beaucoup moins d'hommes encore capables de ne point forligner quoi qu'il arrive. Abel, lui, est un de ces hommes-là, & j'en réponds comme de moi-même. Que dis-je, mon enfant, comme de moi-même ! mais je ne ferai point ce tort-là à monsieur de Sugères. J'en réponds, chère madame, mieux, beaucoup mieux que de moi-même. Ce n'est pas moi qui me vanterais d'avoir en même temps que ce courage & cette trempe d'homme une véritable délicatesse de femme.

« Ce garçon-là, voyez-vous, quand il était au milieu de nous, il nous faisait un peu l'effet d'une jeune fille, tant nous le trouvions sensible & prompt à l'émotion. En voilà un qui m'a trompé !

« Que moi, Bronchard, je ne me sois pas marié & que j'en aie jamais songé à en faire la sottise, c'est ce qui paraîtra tout simple à quiconque me connaîtrait un peu. Je n'entends rien moi-même au caractère ni au cœur d'une femme, & si je m'étais trouvé en face d'une ménagère, au coin de mon feu, le lendemain de mon mariage, je ne sais vraiment où j'aurais pris quelque chose d'aimable à lui dire. Mais Abel, c'est différent. Voilà un jeune homme que les plus obstinés célibataires n'auraient jamais compris autrement que père de famille & que marié ; un homme qui paraissait avoir toutes les qualités de l'emploi, à qui on aurait donné sa fille sans confession ; & il faut que ce soit juste un homme de cette trempe, avec de pareils états de service pour devenir le meilleur des époux, qui ne vienne pas à bout de vous comprendre & qui ne s'inquiète pas de vous voir pleurer.



» Vous comprenez, Julie, ce que je veux lui dire, ce n'est pas qu'il a tort de se conduire comme il le fait. Je ne veux pas lui demander où il passe son temps, ni s'il lui arrive de manquer à l'appel plus souvent qu'à son tour, je compte seulement lui faire remarquer que vous êtes charmante, & qu'avant moi, j'imagine, ce serait bien à lui peut-être à s'en apercevoir.

» Si l'on m'avait dit qu'Abel laisserait à désirer dans sa tenue comme mari, à ce point que moi qui vous parle, je m'en apercevrais, j'aurais envoyé promener d'importance le drôle qui m'aurait tenu ce langage. Et cependant, ma pauvre enfant! vous soupirez, vous n'êtes point heureuse, vous pleurez. Il n'y a donc plus rien d'assuré en ce monde, & jamais je n'ai mieux senti ma sagesse de ne m'être point marié. C'est à coup sûr une malheureuse de moins.»

Madame de Sugères avait pris le bon parti, elle

avait renoncé complètement à rien répondre, jusqu'à ce que le général eût fini.

Il y eut un moment de silence.

Julie tenait à bien constater qu'il n'avait point été interrompu, qu'il n'avait plus maintenant aucun prétexte pour reprendre la parole, & que son tour à elle était enfin venu.

A ce moment on entendit du bruit à l'autre extrémité du vestibule, non plus cette fois du côté de la porte d'entrée. C'était Abel qui sortait de son cabinet & se dirigeait vers la chambre de sa femme.

Julie n'eut que le temps de faire un geste impérieux & de dire au général Bronchard, avec un ton & un air qu'il n'oublia point, ces seules paroles :

« Taisez-vous & souvenez-vous que je vous défends à tout jamais de parler de ceci. »

ANTONIN RONDELET.

FIN DE LA SECONDE PARTIE.

## A UNE JEUNE FILLE

B....., le 15 juillet 1870.

**Q**UELLE question difficile à résoudre vous me posez, ma chère Joséphine, & combien j'aurai de peine à vous donner une réponse qui ne doit pas absolument décourageante! Vous touchez à un des grands problèmes de la société moderne, problème qui, semblable à tant d'autres, est souvent discuté, jamais résolu. Vous me demandez comment vous pourriez faire pour gagner un peu d'argent, afin d'alléger maintenant le ménage paternel, d'assurer plus tard votre avenir au cas où vous vivriez seule, & d'ajouter au budget conjugal si vous vous mariez un jour.

Vous me dites votre bonne volonté, vous me confiez vos petits talents, & tout en louant beaucoup votre projet, je ne puis vous dissimuler qu'il ne sera pas d'une réalisation facile, que, dans l'état de choses où nous vivons, la voie du travail n'est pas très-frayée pour les femmes, & que ce travail, même quand elles y arrivent, est toujours rétribué d'une façon inférieure. Vous comprenez que j'excepte le génie & le talent; ils font la loi, alors même que c'est une main féminine qui tient la plume ou le pinceau; demandez à Rosa Bonheur ou à madame Sand ? & je n'envisage pourtant à cette dernière ni sa fortune ni sa célébrité, car une seule des âmes qu'elle a peut-être mortellement blessées vaut plus que l'univers entier.

Le travail de l'aiguille, dans ses nombreuses & ingénieuses variétés, est le domaine propre des femmes; mais, de même que la *mull-jenny* a détrôné le rouet, la machine à coudre a tué l'aiguille, & l'on ne peut gagner de l'argent que de deux manières : en travaillant & en faisant travailler toujours à l'aide de la machine, pour le compte de quelque grande maison de lingerie & de confections, ou en s'établissant bravement, courageusement, couturière, lingère, modiste, & cherchant à se créer une clientèle, à force de talent, de zèle & de probité. Cela peut paraître dur; il n'est pas agréable de descendre, de se mettre au service du public, d'ouvrir un atelier; j'ajoute même que cela n'est pas toujours possible, que certaines positions des pères ou des maris ne permettent pas à leurs filles ou à leurs femmes de se faire tailleuses ou marchandes de modes, mais la vérité me force à dire que le gain, par l'aiguille, n'est possible que dans ces conditions-là; le travail secret, solitaire ne rapporte rien. Vous useriez vos yeux à piquer des chemises sans y gagner du pain; vous feriez des broderies plus belles que celles des brodeuses de Nancy, le salaire serait dérisoire, de même que pour les tapisseries, pour les fleurs, pour les travaux de fantaisie; je n'excepte que le raccommodage des dentelles, spécialité où un labeur difficile est assez bien payé. Une personne de talent qui sait blanchir, raccommoder & réappliquer des



dentelles est sûre de gagner sa vie aussi longtemps que ses yeux resteront bons.

Le travail à l'aiguille est donc insuffisant, à moins qu'on ne l'emploie commercialement, & sans avoir d'intermédiaires entre le public & soi. Je ne parle que pour mémoire des places dans le commerce, demoiselles de magasins, factrices, teneuses de livres, caissières; vous ne pouvez pas quitter vos parents, mais dans une autre situation, ces emplois, lorsqu'ils se trouvent *chez des gens honorables*, & qu'ils sont passablement rétribués, peuvent assurer l'avenir. Il faut, pour y être propre, une belle écriture de la connaissance & tous les calculs; j'ajoute que les négociants (j'en connais) qui emploient des caissières au lieu de caissiers, s'en trouvent bien; la moralité supérieure des femmes donne toute sorte de garanties pour ces emplois délicats; mais il faut qu'à l'honneur, à la probité, au soin scrupuleux des intérêts d'autrui, on joigne des connaissances spéciales; & peut-être, en vue de l'avenir, grand nombre de jeunes filles feraient-elles bien de les acquérir. Je ne parle aussi que pour mémoire de l'honorable tribu diplômée, institutrices particulières, institutrices, communales, directrice des salles d'asile, inspectrices. etc. On sait tout ce qu'il faut de solide instruction & de vrai dévouement pour s'acquitter dignement de ces fonctions-là.

Les arts, envisagés comme moyen d'existence, peuvent être utilisés de deux manières, en donnant des leçons ou en faisant de l'art commercial, ce qui s'applique surtout au dessin. L'enseignement de la musique offre des ressources, mais la voie est bien obstruée! Que de maîtresses de piano, de chant, qui meurent de faim sous leurs vêtements râpés! & que dire à ces pauvres filles qui n'ont peut-être ni grand talent ni grande vocation? Mais à celles qui manient le crayon, le pinceau, & qui ne sont ni des madame Lebrun, ni des madame de Mirbel, je dirai hardiment : « Faites de l'art en vue du commerce, si vous voulez ajouter au bien-être de vos vieux parents & devenir indépendante un jour. Vous peignez agréablement des fleurs, des oiseaux, des papillons, adressez-vous aux manufactures de porcelaines, enquérez-vous des procédés dont on se sert dans cette industrie; tâchez d'utiliser votre talent à Gien, à Creil, je n'ose dire à Sévres! Les éventailiers emploient également des artistes-peintres; les marchands d'objets de piété demandent des *Chemins de la Croix*, des tableaux de saints, des images peintes sur toiles pour orner les bannières, avis à celles qui peignent la figure. Pour celles-là aussi, qui posent les figures avec une certaine grâce, les journaux de modes pourraient ouvrir une carrière; le coloriage des gravures forme une branche d'industrie à part, & chaque journal a un entrepreneur qui s'en charge. Quant à celles qui peignent le paysage, la nature morte & les animaux, peut-être trouveraient-elles à employer leur talent pour la décoration des salons

& des salles à manger, les dessus de portes, les panneaux... l'industrie des papiers peints & celle des étoffes emploie aussi des dessinateurs. Ce n'est pas très-noble, mais répétez-vous le vieux proverbe : *Il n'est pas de sot métier*. J'ajouterai que toute spécialité, pourvu qu'elle soit utile, peut donner du pain, peut donner même la fortune. Serait-il permis de citer, sans faire rire, la célèbre *mère Moreau*, qui n'avait qu'un talent, celui de confire les prunes à l'eau-de-vie? elle s'y mit bravement & fit fortune. Ce n'est pas que je veuille vous engager à exploiter la branche des chinois?

Après le commerce, les leçons, l'art commercial, il reste une autre voie, celle des administrations, chemins de fer, postes, télégraphes. Les chemins de fer du Nord & de l'Ouest confient à des femmes quelques emplois de *receveuse*, mais il faut être chaudement appuyée, & pour tout dire, il faut être veuve ou fille d'employé. Pour obtenir un emploi de directrice des postes, alors même qu'on est parente d'employé, un examen est indispensable; on est examinée sur la langue française, les calculs & la géographie; on débute d'ordinaire dans un bourg aux appointements de 600 francs, & l'on peut s'élever jusqu'à 1,800 francs.

Les télégraphes occupent également des femmes dans les bureaux secondaires, elles peuvent gagner de 400 à 800 francs de traitement fixe, plus le logement & 10 centimes par dépêche privée. L'administration exige qu'elles soient deux, la mère & la fille, les deux sœurs, afin qu'elles puissent se remplacer en cas de maladie, & que le service public ne souffre jamais.

Voilà, ma chère Joséphine, le peu que je sais sur le travail des femmes; vous voyez que la perspective n'est guère brillante, & que l'auteur qui, dans un drame, *les Doigts de Fée*, a montré une jeune duchesse, devenue pauvre, gagnant dix mille francs à broder des cols, ne connaissait pas ce dont il parlait. Le travail des femmes n'est ni rétribué ni encouragé; les hommes se sont fait la part du lion, on les trouve partout, derrière les comptoirs, débitant, de leurs fortes mains, des rubans & des soieries, ils sont *couturiers*, *corsetiers*, que sais-je? ils sont dans les banques, dans les administrations; occupant tous les emplois; dans les pensions de jeunes filles, donnant des leçons de peinture & de musique; ils ont usurpé la place naturelle des femmes dans l'instruction & dans les industries féminines, & jusqu'à des temps qu'on peut désirer, mais non prévoir, le travail des femmes sera toujours difficile, & à moins de talent exceptionnel il ne leur restera que l'art & le travail d'aiguille, exploités au point de vue commercial.

Agréez, ma chère Joséphine, mes regrets de n'avoir pu vous donner une solution plus satisfaisante, & tous mes sentiments d'amitié sincère.

M. B.



# REVUE MUSICALE

## FREYSCHUTZ AU CHATEAU. NÉCROLOGIE

**E**n attendant que nous ayons commencé la série de nos études biographiques, nous ne pouvons mieux faire que d'emprunter à monsieur de Pontmartin quelques fragments d'un épisode dont le récit a fait grand bruit dans tous les centres artistiques où il a été connu.

« Il y a quelques années, je vis à Prague, dans l'hospice des aliénés, un homme encore jeune dont les traits, quoique dévastés par son état habituel de souffrance, avaient conservé des traces d'intelligence & de distinction. Sa folie était douce, & les gardiens le laissaient jouer librement dans le préau, où il passait son temps à cueillir des fleurs en chantant d'une voix expressive quelques lambeaux de vieilles ballades.

« Au moment où ils s'approcha de nous, j'étais avec le médecin de l'hospice, qu'accompagnait Gaspard de Riotors, Parisien naturalisé en Allemagne, & mon camarade de collège. Or, comme il m'arriva dans cet instant même d'appeler Gaspard par son nom de baptême, nous vîmes tout à coup le fou pâlir & s'arrêter; ses yeux devinrent hagards, un frisson subit s'empara de lui; on eût dit qu'il poursuivait dans sa mémoire un mystère insaisissable & terrible.

« Gaspard, Gaspard! » répétait-il d'une voix stridente, en nous examinant avec une expression de menace.

« Mais le médecin fixa sur lui ce regard impérieux & sévère qui donne aux hommes de l'art tant de puissance sur les pauvres malades. Le fou baissa tristement la tête, se détourna de nous & s'enfuit dans sa cellule.

« Une heure après, j'étais dans la salle commune de mon hôtel avec Riotors & le médecin. La fumée des cigares nous disposait à la rêverie. L'aspect des naïves figures allemandes épanouies autour de nous, nous disposait à cette sorte de sympathie crédule qui respire dans leur physionomie. Le thé & la bière blanche élevaient nos imaginations vers ces régions vaporeuses où l'esprit accepte aisément les récits vrais ou légendaires. En ce moment, nous revint à la pensée le fou de l'hospice; le docteur alors nous raconta ce qui suit :

« Vers 1857, Albert de P... était un jeune homme de vingt-cinq ans, élégant cavalier, tireur habile, musicien enthousiaste, & fiancé d'une belle jeune fille que, par discrétion, nous appellerons Louise de Rosenheim. Le père de Louise offrait le type respectable des Allemands de la vieille roche. Soumis aux plus aveugles caprices de sa fille, il était confiant & naïf avec bonheur. Chaque année, en automne, il réunissait dans son château de bons & francs gentilshommes du voisinage avec lesquels il aimait à chasser. Louise, de son côté, engageait les jeunes femmes & les jeunes filles des environs. Albert amenait ses camarades, étudiants, artistes, poètes; bref, pendant deux mois c'était fête à Rosenheim.

« La position de ce domaine était pittoresque & sauvage. Sa façade donnait sur une forêt qui s'étendait en pentes inégales jusqu'à la rivière du Drank. Derrière, la vue s'étendait sur des collines nues & grises coupées par des ravins profonds. Ce site, par son caractère d'isolement & de grandeur, parlait puissamment à l'imagination. Aussi Louise qui, depuis sa plus tendre enfance, s'était initiée à ses aspects, y avait contracté une exaltation rêveuse, une soif immense d'idéal & d'inconnu que ses lectures romanesques surexcitaient encore. Aussi était-elle la plus poétique mais aussi la moins sensée des jeunes filles de la Bohême.

« Parfois cette disposition d'esprit inquiétait Albert, son fiancé. Les deux jeunes gens s'aimaient d'une affection sérieuse; mais si Albert éprouvait la vive tendresse d'un futur époux, Louise semblait rêver aux joies d'un monde plus élevé que la terre; elle semblait se complaire dans le roman fantastique de son esprit.

« Or, il advint que cette année-là, la société réunie en automne au château de Rosenheim fut plus nombreuse & plus brillante qu'à l'ordinaire. Le mariage de Louise & d'Albert devait être célébré dans la semaine qui précède le jour de Noël. Ce fut le signal d'admirables chasses. Le soir, les femmes se groupaient autour du piano & on faisait de la musique. Le *Freyschütz*, de Weber absorbait toutes les préférences. Ce sujet fantastique ce poème étrange, cette musique d'un couleur sincèrement germanique, s'approprièrent si bien aux penchants romantiques de toute cette jeunesse enthousiaste, qu'on forma le projet de jouer & de chanter l'opéra entier. Presque tous les amis



d'Albert étaient musiciens, les compagnes de Louise chantaient à ravir, les deux fiancés furent chargés par acclamation des rôles de Max & d'Agathe.

» On sait tout ce que les répétitions dramatiques amènent d'entrain dans la vie de château; l'orchestre & les chanteurs travaillaient sans relâche. Tout allait au mieux, le jour de la représentation pouvait se prévoir, lorsqu'un matin, Ludwig G..., jeune artiste, possesseur d'une belle voix de basse & chargé du rôle de Gaspard, tomba de cheval & se cassa la jambe. Ce fut une désolation générale. Cet accident rendait impossible l'exécution du *Freyschütz*. Les autres acteurs ne pouvaient chanter ce rôle diabolique; toute la société était donc mélancolique & désabusée.

» Pour surcroît de tristesse, un orage affreux, tel qu'il en éclate en automne dans les pays de montagnes, venait de fondre sur le château. Le bruit du vent & du tonnerre mugissait dans les corridors, les portes battaient avec un fracas lugubre, les grands arbres de la forêt voisine s'agitaient comme des spectres. Louise, toujours exaltée, contemplait d'une fenêtre le déchaînement de l'orage.

» Tout à coup, elle poussa un cri de surprise qui attira auprès d'elle ceux qui se trouvaient dans le salon. A quelques centaines de pas du château, à travers les torrents de pluie, ils virent un cavalier accourant au grand galop; il semblait laisser aller son cheval au hasard; il suivait hardiment l'étroit sentier frayé au milieu de vastes fondrières et des escarpements de rochers sans dévier d'une ligne, sans qu'aucun obstacle arrêtât sa course effrénée.

« Le malheureux! il va se tuer, disait Albert.

— C'est le cavalier noir de Burger, s'écria Louise, qui rêvait toujours les choses impossibles. »

» Chacun s'apprêtait à dire son mot, mais on n'en eut pas le temps. Déjà l'inconnu touchait au perron, le cheval s'arrêta court & un grand coup retentit à la porte.

» Alors tous les assistants se regardèrent avec stupeur, comme si cette apparition avait quelque chose de surnaturel; mais le baron, rappelé le premier aux devoirs de l'hospitalité, se hâta de descendre pour recevoir cet hôte inattendu; quelques minutes après il reparut suivi de l'étranger.

» Lorsque le nouvel arrivant eut ôté son manteau trempé par l'orage, on vit un beau jeune homme d'environ vingt-cinq ans, aux cheveux blonds, à l'œil noir, vêtu de la façon la plus élégante & dont les manières étaient celles de la meilleure compagnie. Il remit au baron une lettre dont celui-ci reconnut parfaitement l'écriture & qui lui était adressée par son ami intime le comte de Wilberg.

» Il causa, & tout le monde fut charmé des grâces & de l'originalité de son esprit. On parla poésie, art, mode, chevaux, politique, & sur tous les sujets le nouveau venu déploya une supériorité incontestable. Comme on lui racontait l'accident

arrivé à Ludwig & l'impossibilité de jouer *Freyschütz*, il s'avança modestement vers le piano, ouvrit la partition & essaya les morceaux les plus difficiles du rôle de Gaspard. Il y mit un sentiment si vrai & une méthode si magistrale qu'on le supplia de se charger du rôle, ce qu'il accepta de bonne grâce. Le jour de la représentation fut fixé; par suite de l'événement arrivé à Ludwig, le mariage avait été remis à quelques jours.

» Le jeune Werner chantait sa partie en maître & communiquait de sa verve à la troupe joyeuse. Albert seul se sentait glacé près de Werner; les accents sardoniques prescrits par son rôle de démon, l'étrangeté de son jeu, les éclats sinistres de son chant, tout cela lui paraissait si expressif qu'il finit par confondre le personnage avec l'interprète & éprouver, à ses côtés, un inexprimable malaise. En outre, il remarqua que Louise était profondément occupée de ce singulier visiteur; non qu'il entrât la moindre idée sympathique dans le cerveau de la jeune fiancée, elle semblait être attirée vers lui comme l'oiseau fasciné par l'épervier, mue par une sorte de fluide contre lequel sa volonté restait impuissante; mais cet entraînement irrésistible de sa fiancée plongeait le jeune homme dans un abîme de pressentiments douloureux.

» Enfin arriva le grand jour de la représentation; les acteurs étaient prêts! l'orchestre se composait de jeunes gens fanatiques de leur art. On était venu de plus de trente lieues pour assister au spectacle. Le petit théâtre de Rosenheim était plein d'un public admirablement disposé aux impressions étranges que fait naître le poème fantastique de *Freyschütz*.

» Quand on eut joué l'ouverture au milieu d'un religieux silence, Albert chanta son morceau avec une expression si mélancolique & si pénétrante que chacun sentit son cœur serré. Alors Werner entra en scène. A peine avait-il dit quelques mots qu'un singulier frisson s'empara de l'auditoire. Sa seule présence électrisa tous les artistes, qui se sentirent saisis d'une sorte d'inspiration surhumaine. Jamais le pathétique andante du grand air d'Agathe n'avait fait couler tant de larmes; jamais le duo charmant des deux femmes n'avait eu plus de grâce idéale.

» Bientôt la ronde bachique de Gaspard fit frémir les nerfs les mieux aguerris; à mesure que le drame avançait les émotions devinrent plus vives, les vagues terreurs s'accrurent. Par une heureuse fantaisie d'artiste, le décorateur avait profité, pour le fond de son théâtre, de la forêt même qui enveloppait le château & dont les grands arbres prenaient des airs de fantômes dans l'éloignement & dans l'ombre. Werner dominait la scène. Albert, pâle, tremblant, palpitant d'un effroi insurmontable, donnait au personnage de Max une physionomie désespérée, qui navrait les spectateurs. Dans son duo avec Gaspard, tous crurent qu'il succombait réellement à un ascendant irrésistible.



sistible. A la scène de la fonte des balles tous oblièrent qu'il n'y avait là qu'un drame imaginaire; ils virent ou crurent voir Gaspard-Werner grandir d'une coudée. Les puissances infernales évoquées par le génie du compositeur semblèrent planer sur l'orchestre, puis s'élancer sur le théâtre & se perdre dans les profondeurs de la forêt; chaque partie des bois parut s'animer; le vautour & les orfraies battirent des ailes, chaque arbre prit l'apparence d'un spectre gigantesque étendant ses grands bras vers la scène fantastique.

» A la fin, au moment où Gaspard triomphant met la main sur l'épaule de son camarade, Albert crut sentir cinq doigts aigus & brûlants peser sur son juste-au-corps et s'enfoncer dans ses chairs; il poussa un grand cri & s'évanouit. En cet instant l'horloge sonna le premier coup de minuit.

» Quand Albert revint à lui, tout le château était en rumeur: l'horrible cauchemar s'était dissipé, mais dans le premier tumulte Werner avait disparu avec Louise. Le lendemain on chercha de toutes parts, on retrouva sur le sentier par où il était venu les traces profondes d'un pied qui n'avait rien d'humain. Toutes les tentatives pour retrouver Louise demeurèrent sans résultat. Le baron de Rosenheim avait écrit immédiatement à son ami le comte de Wilberg. Celui-ci lui répondit qu'il ne lui avait jamais envoyé ni recommandé personne. Albert devint fou.

» C'est lui, ajouta le médecin, que vous venez de voir dans l'hospice où j'ai voulu le faire entrer pour pouvoir, chaque jour, lui donner mes soins.

» Tout cela est très-beau & surtout très-fantastique, reprit Ritors, mais vous oubliez de dire que ce même Werner a été parfaitement reconnu, aux eaux de Carlsbad, par un des anciens hôtes de Rosenheim. Il était toujours très-beau garçon, très-habile magnétiseur & connu pour un intrigant de première force. On assurait qu'il tenait enfermée chez lui une jeune fille de Bohême qu'il avait enlevée malgré elle, qu'il la rendait très-malheureuse, & qu'il comptait l'épouser si son père, vieux baron tombé en enfance & possesseur d'une immense fortune, ne la déshéritait pas.

» Mais alors, ajoutai-je, pourquoi toute cette fable fantastique de spectres, de griffons & d'orfraies, mêlée à un enlèvement vulgaire? Disposition, impression, imagination, fluide, voilà tout le secret, répondit le docteur. En ces circonstances, dans notre Allemagne, on voit Satan, en France on verrait Robert Macaire. »

Nous apprenons que le célèbre compositeur Ignace Moschelès a succombé à Leipzig après une longue maladie. Moschelès laisse un nom & des œuvres qui ne périront pas.

## CORRESPONDANCE

### JEANNE A FLORENCE

Ah bien oui, je t'engage à me l'envier en ce moment, mon beau Paris, Florence! crois-moi, amie, tu es cent fois plus heureuse dans ton logis vaste & aéré, entouré d'un frais jardin, que nous autres, infortunés habitants de la grande ville, dans ces vilaines petites boîtes superposées, que le soleil d'été transforme en étuves & où l'on doit se regarder comme très-favorisé quand on n'a pas un propriétaire qui profite de la belle saison pour enlever

vos persiennes sous prétexte de réparation & de nettoyage de son immeuble!

Dans ce cas-là, vois-tu, Florence, il n'est d'autre ressource que de boucler sa malle au plus vite & de prendre le premier train possible pour aller n'importe où, respirer un air moins embrasé. Sans ce moyen extrême, on risquerait très-sérieusement d'être retrouvée dans la huitaine, rôtie sur place!

Et pourtant, hélas! il est beaucoup de gens que le



devoir retient, sous les murs de Paris; mais quel supplice & quelle pénitence!

Te figures-tu l'existence d'été des boutiquiers peuplant nos passages, nos bazars?... Et celle des conducteurs d'omnibus & des cochers de fiacre? Et celle de ces milliers d'employés occupés dans les bureaux de tant d'administrations? Sans compter encore les travailleurs des fabriques, des usines, des imprimeries parisiennes, rîvés à leur tâche.

Pour les souffrances des curieux de tout pays que le simple désir de voir amène chez nous, elles ne m'inspirent qu'un médiocre intérêt... N'est-ce pas une témérité véritable que de choisir justement pour visiter une ville le moment où ses habitants la déclarent inhabitable & où la chose difficile entre toutes à y rencontrer est un indigène.

Ah! que Paris est bien plus agréable au printemps! c'est le vrai Paris alors, le Paris aux surprises sans fin!... Ses théâtres ne sont pas fermés; ses vitrines éblouissantes ne disparaissent pas sous d'épais stores qui en dissimulent la splendeur; son macadam n'est pas incessamment rafraîchi par ces tonnes d'arrosage qui le transforment en boue noire & liquide; les arbres de ses boulevards & de ses squares sont d'un charmant vert tendre & non encore gris de poussière & jaunîs comme en ce moment...

Nos beaux arbres!... un amateur de progrès quand même ne voulait-il pas, il y a quelques années, les remplacer par des tilleuls, des platanes & des marronniers en fer-blanc peint? C'était, j'en conviens, un excellent moyen de les empêcher de subir l'influence des saisons; mais vois-tu d'ici, Florence, l'effet de cette végétation immuable? Entends-tu la pluie fouetter contre ces feuillages métalliques : toc, toc, toc!... & le vent souffler entre ces branchages, non plus avec de doux murmures de brise, mais avec des grincements semblables à ceux des girouettes rouillées des vieux manoirs? La ville de Paris, dans l'intérêt des nerfs délicats de ses administrées, n'aurait pas mal fait, à cette occasion, de créer l'emploi de *graisseurs d'arbres*, qui eût été de pair avec celui d'allumeurs de becs de gaz & celui de balayeurs des rues.

Je me rappelle qu'à l'époque où cette heureuse idée naquit, un chroniqueur en gaieté, proposa d'appliquer ce système de verdure *postiche* à toute la France.

« Nos paysages, si variés, gagneraient beaucoup, disait-il, à être ainsi toujours verts. On aurait, de la sorte, des horizons faits à souhait pour le plaisir des yeux; & maintenant que les saisons sont devenues très-changeantes & très-capricieuses, il y aurait tout avantage à remplacer le printemps par une légion de peintres en bâtiments. Notez que, dans les grandes occasions, comme, par exemple, l'approche d'une Exposition universelle, rien ne serait plus facile que de donner à nos campagnes un aspect riche & florissant. En quelques jours, avec un coup de brosse & un coup

d'éponge on ferait la toilette du pays tout entier, & la nature serait bien attrapée. »

Cette ingénieuse idée, comme bien tu le penses, n'a même pas eu ce qu'on appelle un succès d'estime, & les pauvres Parisiens en sont encore réduits à n'avoir pour s'abriter que les épais mais gris ombrages du Luxembourg, des Tuileries, du bois de Boulogne, du parc Monceaux & de leurs squares plus ou moins vastes.

Mon Dieu! qu'il a donc fait chaud, Florence!

Figure-toi un soleil torride jusqu'en haut de notre immense avenue & pas la largeur d'une pièce de cinq centimes d'ombre! Un vrai Sahara! Presque personne dehors, cela va sans dire... Quelques employés gagnant leur bureau à pas lents, lents, aussi lents que possible!... Puis une petite demoiselle de magasin portant un carton & rouge comme un coquelicot, sous son chapeau de paille orné d'un ruban couleur de bleu... Le conducteur d'omnibus qui l'aide à monter dans sa lourde machine ressemble, lui, à une pivoine du plus pur cramoi, de même que, sur l'impériale, ces quelques messieurs essayant avec tant d'ardeur leur front ruisselant, ont de superbes faux airs de homards cuits, pour varier mes termes de comparaison. Dame, ils seraient plus au frais dans la voiture de glace à rafraîchir qui s'arrête devant la porte de ce limonadier.

Bon! une dame éblouissée des pieds à la tête par un tonneau d'arrosage! Quel dommage! sa robe de percale bleue était si fraîche & ses bottines d'un si joli gris. Et ce vilain jeune homme qui rit de son embarras & qui, pendant ce temps, — ô punition méritée, — reçoit entre les jambes un seau d'eau tout entier, lancé par une fruitière en train de nettoyer le seuil de sa boutique. Pauvre pantalon! pauvre monsieur!... a-t-il l'air assez furibond! Il investit la fruitière, qui semble lui répondre sur le même ton... un sergent de ville vient pour établir l'ordre. Ah! monsieur, monsieur, que n'avez-vous accepté votre mésaventure avec autant de bonne grâce que la jeune dame en robe bleue...!

Qu'il a donc fait chaud, Florence, & qu'il a fait soif aussi...

Le bon Dieu aurait dû organiser pour l'été dans le gosier de chacun de nous, une petite fontaine à la glace qui ne tarirait jamais & que nous pourrions faire couler à notre volonté. — Oui, mais il sait comme nous sommes déraisonnables, le bon Dieu, & il a craint très-certainement des excès de... rafraîchissements qui détraqueraient notre estomac.

Sans plaisanterie, ma chère, il faut boire le moins possible en cette saison malsaine. Mon médecin prétend même que si l'on ne buvait pas du tout en dehors des repas on supporterait bien plus aisément la chaleur. Toutefois, il permet de se passer de temps en temps dans la bouche (mais sans avaler) un peu d'eau & de vinaigre mêlés, ce qui, selon lui, remplace toutes les boissons désal-



térantes possibles, sans nul danger pour l'estomac.

Mais comme cet excellent docteur n'est pas le docteur de tout le monde, sa prescription (ou plutôt sa *proscription* !) n'empêchait nullement tous les endroits parisiens où l'on peut se procurer à boire de regorger d'altérés.

Ce qui se consomme ici, en été, de bière, d'eau de Selz, de sirops & de liquides de toutes sortes serait incalculable.

C'est le moment où les glaciers & les cafetiers font de brillantes affaires.

Les écoles de natation ne réussissent pas moins les leurs; mais ce sont surtout les marchands d'éventails en papier de couleur, qui grossissent fabuleusement leur petit pécule. Qui hésiterait à se procurer un peu d'air, cette chose si nécessaire & si rare par le temps qui court, pour la modique somme de deux sous? Quelques habiles industriels cotent même ce précieux air à trois sous, mais il ne vient à la pensée de personne de protester contre cet abus, & les éventails à *trois* (style du métier) s'écoulent aussi rapidement que les éventails à *deux*. Pour moi, je me demande toujours avec étonnement comment on parvient à établir pour si peu d'argent ces mille petits riens qui se débitent ainsi dans les rues de Paris; &, lorsque je les achète, je suis tentée de les payer le double, en songeant à la misère probable de ceux qui les ont confectionnés.

L'été est encore une saison excellente pour la marchande de *plaisirs* & son collègue le marchand de coco.

La première, ses claquettes à la main pour réunir sa jeune clientèle, le second, sa sonnette d'appel entre les doigts, parcourent sans se lasser, en répétant leur cri monotone, les abords des lieux publics où se pressent, le soir, les promeneurs grands & petits, & ils sont nombreux ceux qui, descendus de leurs serres chaudes, viennent humer l'air du dehors pendant ces fraîches soirées, où l'on se sent revivre... Aussi, de la Madeleine à la Bastille, de la place de la Concorde à l'Arc de Triomphe, de l'avenue de l'Impératrice au lac du bois de Boulogne, on s'arrache, on se pille littéralement les sièges, toujours insuffisants, toujours disposés là en interminables files, tandis que les préposées à la location de ces sièges se frottent joyeusement les mains, &, semblables à de bons chiens de berger, vont, viennent, surveillent les chalands, sans oublier jamais (chose étonnante dans un si grand nombre de visages inconnus) de réclamer leur dû à personne.

J'arrête là, chère Florence, pour me reposer aussi, ce bavardage sans intérêt dans lequel je dois t'avoir dit plus d'une sottise. — Tu m'en reconnais capable?... — je suis bien de ton avis! mais ce dont je te crois non moins capable, toi, ma chérie, c'est de me le pardonner, ces sottises, en faveur de notre amitié.

Ta dévouée,

JEANNE.

## MODES

Il n'y a plus maintenant, à proprement parler, de costumes spéciaux pour les bains de mer ou les eaux. Le *genre costume* est complètement adopté aujourd'hui à la ville comme à la campagne. Les petits chapeaux également se mettent en grande toilette pour visites & en toilette de promenade.

Il n'est plus dans les habitudes d'avoir beaucoup de robes; on est mieux mise avec un petit costume de fantaisie fait à la mode du moment qu'avec de belles robes d'étoffe de soie démodées; il vaut beaucoup mieux n'acheter qu'une robe & la faire à la mode du jour.

Mais si, pour l'instant, tu as d'anciennes robes de soie dont tu veuilles te servir, voici le moyen de les employer en les rajeunissant.

Avec ta jupe longue de soie bleu clair, tu feras un jupon court (c'est-à-dire touchant presque par terre) garni dans le bas de petits volants découpés. On peut faire le haut de ce jupon en percale, si l'on n'a pas assez d'étoffe pour l'avoir tout entier en soie.

Tu conserveras l'ancien corsage, dont tu enlèveras l'endroit des boutons & des boutonnières ordinairement fané, & tu l'ouvras en le rattachant par des nœuds.

Pour le rafraîchir, tu placeras sur le devant trois biais de crêpe de Chine, alpaga ou châlis *blanc*, au bord desquels sera posé un effilé de soie blanche ou une dentelle de Bruges. — Manches demi-larges, ornées de biais blancs & de nœuds de soie bleue. — Petite jupe en étoffe blanche semblable aux biais, avec effilé ou dentelle, relevée de chaque côté par de gros nœuds bleus.

Autre façon pour transformer une robe longue de gaze de Chambéry en costume Watteau court, — costume gracieux & de beaucoup de cachet.

Je suppose la robe mauve avec pois blancs. On doublera le jupon d'une mousseline unie mauve. Il aura dans le bas un grand volant en biais, à tête, également doublé. La gaze de Chambéry s'arrêtera à l'endroit où sera monté le volant, qui est garni d'une imitation de dentelle de Bruges ou de valencienne.

Tu garderas ton ancien corsage décolleté, &, par dessus, tu feras une petite casaque formant tunique, non-ajustée devant & largement ouverte, en laissant voir le corsage décolleté dessous. Les pans de devant & de derrière retournés et doublés en taffetas mauve. — Manches s'arrêtant au coude avec un volant en biais. Le tout garni d'une dentelle blanche.

Voici maintenant un costume très-élégant pour te servir de modèle.



Il est en serge de soie paille, tissu très-brillant & très-solide.

Jupon à grand volant, dont le bas est garni d'un entre-deux de mousseline brodée, posé à plat au-dessus de l'ourlet, au bord duquel est une petite bande de broderie festonnée & un peu froncée. — Deuxième jupe, ornée comme le volant. — Corsage à basque & à manches larges. — Paletot ajusté derrière & ouvert devant. Il n'a pas de manches. Le tour des emmanchures est orné d'un entre-deux & d'une bande de broderie, ainsi que les petites basques & le tour du paletot.

Une large *ceinture romaine* — c'est-à-dire un ruban de couleurs variées, large de 45 centimètres — passe sur le corsage devant, en laissant flotter le paletot & se terminant derrière par un gros nœud. — Deux grands pans de ruban de même nuance que la ceinture romaine assujettis à la ceinture de chaque côté, sous les bras, vont se nouer en dessous de la petite jupe en la relevant en gros pouff. Ce costume est extrêmement joli. Les broderies serviront plus tard pour tout autre garniture.

Toujours beaucoup de toilettes noires pour les jours sombres. Grenadine, châlis avec ou sans jupons de couleur.

Des robes de percale & de batiste unie, ornées de plissés & de ruches de même étoffe.

Du foulard écarlate ou de nuances claires avec effilés ou dentelles blanches.

Je pense, chère amie, que tu auras songé à utiliser le châle de crêpe de Chine de ta mère. Qu'il soit uni ou brodé, on peut très-bien, avec un peu d'habileté, le transformer sans le couper.

On dispose les crêpes de Chine comme les châles de l'Inde, en pardessus ajustés à la taille par derrière & formant une sorte de talma par devant.

On les garnit beaucoup d'effilés de même nuance. Si le châle est assez usé pour être coupé, on peut en faire une casaque Louis XV ou un paletot à grandes manches.

Il en est de même pour les anciens châles de cachemire noir brodés de jais.

Quelquefois, pour une dame âgée, on pose, comme jadis, une pèlerine de guipure sur l'encolure du pardessus.

Pour dîners ou soirées dansantes à la campagne, on porte indifféremment des toilettes courtes ou des toilettes longues, mais les toilettes tout à fait décolletées doivent être longues.

J'ai vu de ravissantes toilettes blanches à dessous de couleur. Le jupon court ou long & le corsage de dessous décolleté sont en étoffe unie : foulard, alpaga, popeline anglaise, etc. Le rose est toujours la plus jolie nuance. Les petites jupes blanches sont courtes & bouffantes; il y en a qui sont ornées d'entre-deux de valenciennienne en long. Le corsage de même, montant ou décolleté.

D'autres, en mousseline très-claire, avec un large entre-deux de valenciennienne séparant deux en-

tre-deux de mousseline brodée. Haute valenciennienne tout autour.

De plus simples, unies, avec garnitures de mousseline plissée & ourlée, ou petite valenciennienne au bord.

Comme toilettes tout à fait habillées, longues & décolletées, je te citerai les suivantes :

Une première en tarlatane blanche.

Le jupon a cinq volants étagés, & plissés à plat. — Corsage & petite tunique en soie blanche, brodés de passementerie de paille. Un effilé très-touffu, également en paille, est cousu tout autour de la jupe & forme la berthe du corsage, en bretelles. Bouquets de coquelicots & d'épis de paille dans les cheveux & au corsage.

On peut remplacer les fleurs par des nœuds de faye rouge à longs bouts.

Si le corsage est à basques, on ne mettra pas de ceinture. Dans le cas contraire, un nœud de ruban paille ou une large ceinture de faye rouge à bouts courts.

La jupe longue est en taffetas ou en foulard mauve. Elle a sept volants de grenadine blanche, étagés, ourlés & plissés. Ils doivent être un peu distancés les uns des autres. Chaque volant est surmonté d'une grosse ruche double de foulard mauve découpé.

Rien n'est plus joli que ces grosses ruches, qui ont un charmant aspect de fraîcheur & représentent tout à fait une guirlande de violettes de Parme. — Corsage de soie mauve décolleté & à basques ouvertes derrière. Le tout orné de volants & de ruches. Gros bouquet de violettes de Parme à longues traînes, posé au côté du corsage; & dans les cheveux, petite couronne ronde, également à longues traînes retombant par derrière sur le chignon, qui doit être très-bas. — Ceinture de ruban mauve passant sous les basques & formant un gros nœud à larges bouts.

Cette toilette peut être courtée avec un corsage en grenadine blanche montant, dont le devant sera rattaché par un bouquet de violettes.

Le petit chapeau que j'ai décrit le mois dernier irait parfaitement bien avec ce dernier costume.

Comme costumes simples, on porte beaucoup de robes en piqué blanc avec ceinture de couleur; ces robes sont rondes & peuvent s'orner de galons ou de soutaches. Nous en avons vu de charmantes à la *Grande Maison de Blanc* du boulevard des Capucines — en même temps que les modèles les plus nouveaux de cols, de fichus, de manches, de bonnets du matin & de coiffures en dentelles pour dîner ou petites soirées... Du reste, c'est un véritable à propos qu'une visite à cette grande maison — en ce moment, où les vacances vont tant augmenter le nombre des voyageurs. Aussi, n'offrit-elle jamais un plus complet assortiment de lingeries de tous genres, depuis les costumes les plus variés de batiste écarlate & de piqué, les élégants déshabillés de mousseline, trousseaux & layettes, jusqu'aux chemisettes en mousseline, batiste



écru ou percale pour toilettes de campagne, jupons, mouchoirs, etc. — Nous avons vu également un immense choix de linge de table & de maison à tous les prix, aux plus modestes comme aux plus élevés. — Les personnes qui habitent la

province pourront s'en rapporter au bon goût du directeur de ce grand établissement, en lui indiquant la somme qu'elles veulent employer à leurs achats.

## EXPLICATIONS

### GRAVURE DE MODES

*Première toilette.* — Robe en mousseline avec haut volant à tête plissée, fixé par un bouillonné sur transparent. — Tablier orné de ruches plissées traversées par le même bouillonné. — Tunique ouverte devant avec un ornement pareil, manche demi-large du bas, plissée sous la ruche avec bouillonné formant poignet. — Fichu croisé en organdi. — Chapeau en paille belge, bordé d'un velours noir, traîne de lierre.

*Deuxième toilette.* — Jupe en taffetas, ayant dans le bas un haut volant plissé. — Robe courte en crêpe de Chine, découpée en crêneaux fixés par des nœuds, garnis d'une ruche en taffetas. — Tunique ornée de même. — Corsage avec basque devant, ornée d'un plissé rappelant celui de la jupe; manche découpée en crêneaux sur un plissé plus petit. — Col à rabat en valenciennne avec appliques brodées. — Chapeau en paille, ornée de rubans en taffetas; touffe de roses épanouies, des boutons demi-ouverts retombent derrière sur le nœud.

*Toilette de petite fille.* — Robe en batiste de l'Inde, ornée d'un lacet ouvragé en laine. — Tunique festonnée avec pli creux retenu par le nœud de la ceinture. — Berthe festonnée. — Chemisette en jaconas imprimé, garnie à l'encolure et au bas des manches d'une petite guipure. — Chapeau nîçois en paille suisse, avec roses du Bengale et nœud de velours.

### HUITIÈME CAHIER

Carré filet guipure — Entre-deux — Entre-deux — Dentelle filet guipure — Trois étoiles serpentine et crochet — Croix de Malte pour ornement d'église — Garniture pour costume — Parure pour enfant — A. G. — Éliisa — Clotilde — M. P. — Cécile — Bande pour jupon — Jenny — Écusson avec M. V. — Maria — Suzanne — Claire — Coin de cravate — Garniture guipure de Venise — Mouchoir — Coutil rayé — Entre-deux — Filet guipure — Corbeille en laine — B. B. enlacés — Bande pour jupon — L. G. — Eulalie — Garniture — M. R. — Gabrielle — Berthe — Mouchoir.

### PLANCHE VIII

#### PREMIER CÔTÉ.

Tunique princesse.

#### DEUXIÈME CÔTÉ.

Blouse plissée pour enfant de trois à cinq ans; costume d'intérieur ou de jardin.

### PLANCHE DE DENTELLE RENAISSANCE ET CROCHET

#### Premier côté.

Filet en biais ou crochet égyptien pour rideau, dessus de lit, aube, nappe d'autel, voile de fauteuil, etc.

#### Deuxième côté.

#### DENTELLE RENAISSANCE

1, Dessus de sachet.

2, Dentelle.

3, Dentelle.

Voir pour ce travail les cahiers de Mai et Juin. — On peut remplacer le picot à la main par un picot de dentelle, que l'on trouvera, ainsi que le lacet et les dessins sur papier, chez mademoiselle Delalande, aux *Armoiries*, 7, rue de Londres.

### ABAT-JOUR

Deuxième tiers de l'abat-jour.

Nous donnerons avec la dernière partie, le mois prochain, l'explication pour le montage de cet abat-jour.



Les abonnées à l'édition hebdomadaire & à l'édition bi-mensuelle (couverture verte) recevront pendant ce mois les patrons suivants :

### PLANCHE VIOLETTE

Corsage à basque fendue.

Pardessus d'été et gilet pour homme.

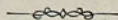
Pelisse et capote pour baby.

### PLANCHE DE PATRONS

A PIÈCES INDÉPENDANTES POUVANT SE DÉCOUPER

Corsage, 2<sup>e</sup> toilette (gravure n° 3764).

Paletot, 1<sup>re</sup> toilette (gravure n° 3761).



Les abonnées à l'édition hebdomadaire (couverture orange) ont reçu pendant le mois de juillet les planches suivantes de travaux d'aiguille et de fantaisie :

#### N° du 9 JUILLET

Broderie sur tulle — Ombrelle — Lingerie — Cols et manchettes en mousseline et valenciennne pour mettre sur des robes montantes — Col montant en mousseline et ruche, col ouvert en organdi et ruban — Crochet : Dentelle pour linge — Agenda : Broderie en chenille sur papier bristol.



N° du 16 JUILLET

Guipure dentelle — Deux cols montants avec manchettes — Tabouret forme pliant en tapisserie — Livre à aiguilles sur canevas Java — Cendrier pour cigares — Porte-allumettes — Monture en métal et broderie au point russe sur canevas Java.

N° du 23 JUILLET

Ouvrage en ruban de percale; deux entre-deux — Petit carré en nanzouk brodé en soie noire, pour mettre sur une table — Crochet : Rosette pour housse, etc. —

Filet : Devant de fenêtre composé de carrés de guipure et d'entre-deux en tulle brodé; détail de l'ouvrage — Coussin ou petit tapis sur canevas Java.

N° du 30 JUILLET

Petite boîte peinte pour mettre des photographies — Peinture à exécuter sur la boîte à photographies — Coussin en application de draps — Broderie du coussin — Rosace au crochet — Bordure pour la boîte à photographies — Autre dessin pour la bordure de la boîte à photographies — Bordure de coin au crochet ou au filet.

## MOSAÏQUE

CURIOSITÉS HISTORIQUES.

Le roi Jean Sobieski, sur le point de combattre les Turcs qui assiégeaient Vienne, ne tint d'autre discours à ses troupes que celui-ci : il montra le ciel d'une main, en disant : — Voilà pour ceux qui succomberont ! De l'autre, il montra les tentes de soie éparses dans la plaine : — Voilà pour ceux qui vivront ! ajouta-t-il.

Il y a une grande misère dans les hommes, en ce qu'ils savent si bien ce qui leur est dû, & savent si peu ce qu'ils doivent aux autres.

SAINT FRANÇOIS DE SALES.

Le premier épargné est le premier gagné. Poche percée ne tient pas le mil.

Proverbe.

EXPLICATION DU RÉBUS DE JUILLET : En tout il faut considérer la fin.

## RÉBUS

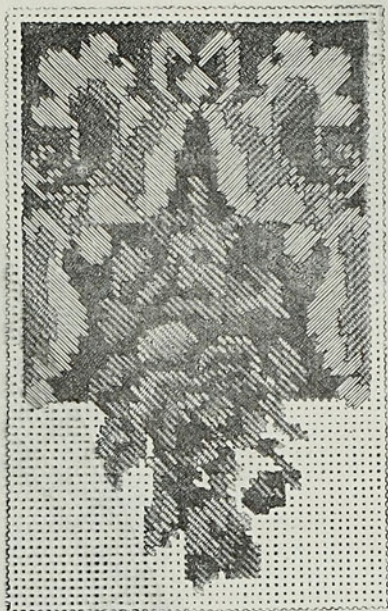


L

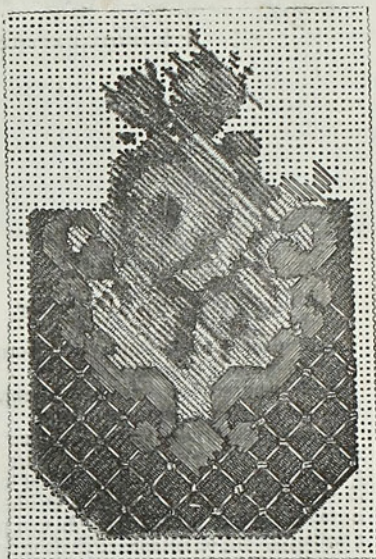




## TRAVAUX



N° 3. DESSIN POUR L'AGENDA  
(Grandeur naturelle.)



N° 2. DESSIN POUR L'AGENDA  
(Grandeur naturelle.)



N°s 1, 2, 3. AGENDA AVEC BRODERIE EN CHENILLE.

### N°s 1, 2, 3. AGENDA AVEC BRODERIE EN CHENILLE.

Cet ouvrage, qui s'exécute très-rapidement, se fait en chenille fine et fil d'or sur papier canevas, la chenille, suivant les indications du dessin, recouvre le canevas passant d'un trou à l'autre à longs intervalles et donne au fond l'aspect d'un velours ombré sur lequel ressort le bouquet, fait en plus fine broderie. Le fond du n° 2 est en chenille blanche, au milieu un bouquet de roses, autour une arabesque et le bord extérieur en chenille bleu clair traversé en forme de carreau par du fil d'or fin, retenu aux points de croisement par une croix en chenille rouge. On fait l'arabesque également en fil d'or double, tordant les fils d'un bord à l'autre du canevas, le bouquet du milieu est une rose entourée de boutons de 4 teintes de rose, les feuilles de 4 teintes de vert, les tiges brunes sont faites en points beaucoup plus courts;

comme nous l'avons dit, le fond est en chenille blanche; d'après le dessin à moitié exécuté, on aura très-clairement ce que nous venons d'expliquer.

Tout dessin de tapisserie peut être exécuté en broderie avec chenille.

Le dessin n° 3 s'exécute de la même façon, la rose est de nuances plus foncées avec des fleurs blanches en forme d'étoiles; le fond est une chenille noire entourée d'une arabesque en double fil d'or, dans laquelle on met des palmes en chenille rouge, les contours aux 4 angles en chenille verte. Le N° 1 montre l'ensemble de l'objet terminé; la broderie achevée, on la monte dans un encadrement d'email ou de maroquin, le dos de l'agenda est en velours ou en maroquin; on le ferme par le crayon retenant tour à tour chacun des côtés.





N° 5. DENTELLE AU CROCHET.

N° 5. DENTELLE AU CROCHET.

Cette dentelle sera employée à l'ornement de divers objets de lingerie.

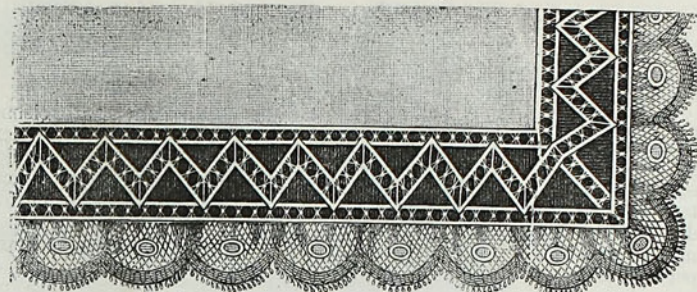
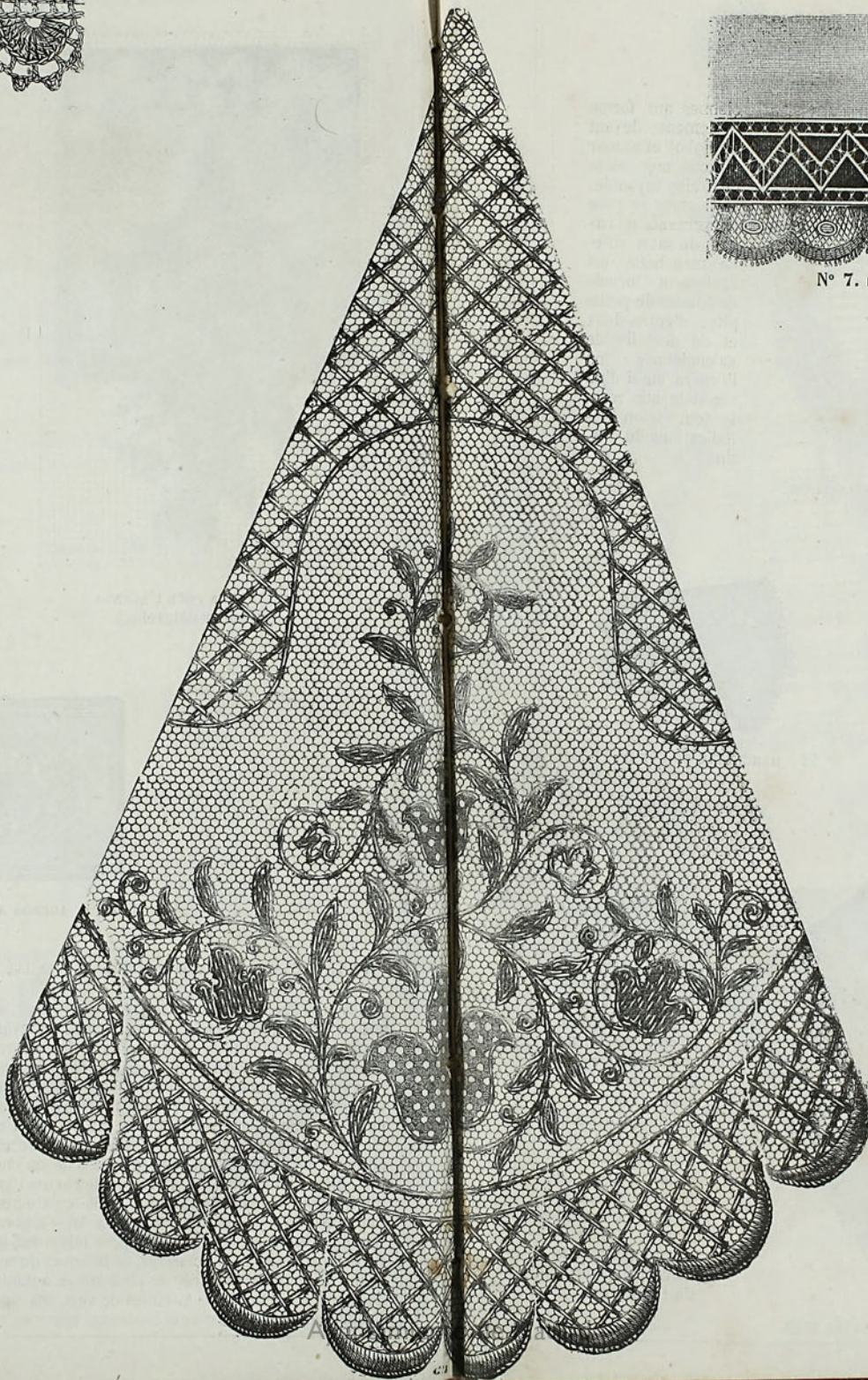
On fait une rangée de mailles de la longueur voulue pour la dentelle, puis :

1<sup>er</sup> tour. 1 barrette, 1 maille en l'air passant 1 maille du tour précédent; reprendre \* 2<sup>e</sup> tour 1 maille nouée dans la 1<sup>re</sup> barrette du tour précédent, 3 mailles en l'air passant 3 mailles, 1 maille serrée passant encore 3 mailles du tour précédent, 4 mailles en l'air; on fait dans ce chaînon de 4 mailles en arrière 12 barrettes avec le fil 2 fois lancé, passant 3 mailles, on réunit la 12<sup>e</sup> barrette à la 4<sup>e</sup> maille du tour précédent; on reprend. \* La dentelle se termine par une rangée de picots et de barrettes entrelacées. On commence par une maille serrée, \* 1 maille en l'air, 1 barrette passant 1 barrette, 1 picot se composant de 5 mailles en l'air, 1 maille en l'air. Reprendre \* 4 fois, finir le feston par 1 maille nouée et continuer jusqu'à la fin de la dentelle.



N° 6. COL OUVERT.

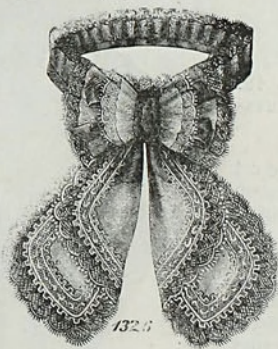
N° 6. Ce col est charmant pour la saison. Le fond se fait en organdi. L'encadrement est un ruban de couleur, sur lequel on coud de fine soutache blanche. L'extérieur est garni d'une dentelle. L'ouverture du col est ornée d'un tuyauté de dentelle. Le n° 7 donne en grandeur naturelle l'encadrement du col.



N° 7. ENCADREMENT DU COL (Grandeur naturelle.)

N° 4. OMBRELLE EN DENTELLE.

D'après la couleur de l'ombrelle, on emploiera ou du tulle de soie noire brodé en soie noire ou du tulle de Bruxelles brodé avec du fil fin; dans ce dernier cas, l'ombrelle sera lilas. Le N° 4 donne un 8<sup>e</sup> de l'ombrelle en grandeur naturelle. On trace le dessin sur du papier-carton, puis on coupe 8 morceaux de tulle de Bruxelles et on les applique tour à tour sur le dessin; les rameaux, les petites feuilles, les fleurs sont exécutés en fil plat brillant, tandis que pour les fleurs du milieu, on se servira du point de rose en fil fin; les carreaux en haut et en bas sont en fil plat, et le bord du dessus d'ombrelle est orné d'un gros feston.



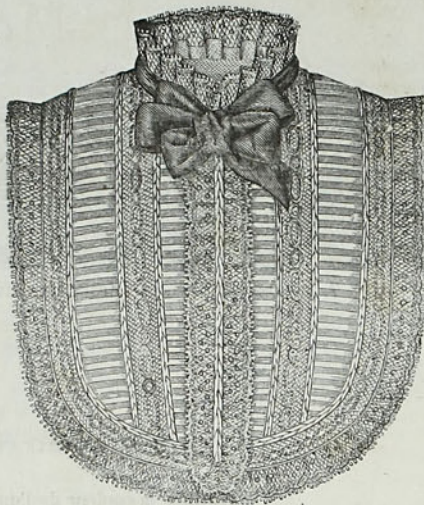
N° 8. COL MONTANT AVEC PATTES EN MOUSSELINE.

Le n° 8 convient à une personne âgée. La mousseline qui forme les pans est pliée, afin de former un rabat. Elles sont entourées d'entre-deux de valenciennes et d'une dentelle. Le nœud est formé de dentelle et de mousseline. Le col montant se compose d'un ruché de mousseline.



N<sup>os</sup> 9 ET 10. COL FICHU ET MANCHETTE

Ce col se met sur une robe montante et se fait avec des bandes de mousseline à très-petits plis et des entre-deux de valenciennes de 2 cent. On les réunit par un surjet fait entre le bord de l'entre-deux et un point de grille exécuté dans la mousseline. Le bord extérieur du col est orné d'une dentelle de valen-

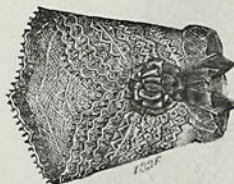


N° 9. COL EN MOUSSELINE ET VALENCIENNE.

ciennes qui forme également devant un jabot et autour du cou une sorte de fraise tuyautée, au dessous se pose une cravate en ruban de satin rose. La manchette est également formée de bandes de petits plis, d'entre-deux et de dentelle de valenciennes ; on l'ornera aussi d'un nœud de satin rose, le tout selon les indications du dessin.



N° 10. MANCHETTE DU COL N° 9.



N° 12. MANCHETTE DU COL N° 11.

N<sup>os</sup> 11 ET 12. COL FICHU ET MANCHETTE.

Le fond de cet élégant col est en mousseline unie, garnie de trois rangées d'entre-deux, de dentelle ou de broderie, et orné dans le bas par 3 rangs de petite dentelle légèrement froncée. Le cou est entouré d'un bouillonné de 3 cent. de mousseline, dans lequel



N° 11. COL EN MOUSSELINE ET ENTRE-DEUX.

on passe un ruban de satin rose de 2 cent. de large; pour fermer le col, on forme avec ce même ruban une rosette à longs bouts.

La manchette n° 11 se met sur des manches de robe plates; sa composition, comme on le voit d'après le dessin, rappelle celle du col; on la garnit de ruban rose.





3765

*Modes de Paris*  
Journal des Demoiselles

Paris, Boulevard des Italiens, 1  
Coffres du Grand Marché Parisien, 3, rue Carligo-Lingerie  
de la Grande Maison de Blanc, 6, Boulevard des Capucines, 6.

Ayuntamiento de Madrid







# JOURNAL

DES

# DEMOISELLES

## ÉDITION BI-MENSUELLE

MODES, TRAVAUX, ÉCONOMIE DOMESTIQUE

### MODES

J'ai reçu plusieurs lettres de nos jeunes abonnées me demandant des renseignements sur des toilettes de jeunes filles.

Les costumes sont ce qu'ils étaient il y a deux mois. Plus la saison s'avance, plus on cherche la simplicité.

Voici trois toilettes de jeunes filles.

Paris est si désert en ce moment, que je donnerai mes indications en supposant que ces différents costumes doivent être portés aux bains de mer ou à la campagne.

*Toilette simple.* — Les jeunes filles ont plusieurs étoffes à choisir, pour l'été surtout. D'abord tous les lainages; puis le foulard, qui pendant ces grandes chaleurs est devenu l'étoffe sans rivales; le jaconas, le piqué, la mousseline imprimée, la gaze de Chambéry.

Pour une toilette très-simple, une étoffe de laine est ce qu'il y a de mieux et de meilleur marché; à 75 centimes le mètre on en trouve de très-jolies. Je la conseille d'un gris un peu clair: c'est plus simple, moins à effet que toute autre nuance.

On fera le jupon en percale fond blanc, à raies

nankin, vert d'eau ou lilas — ou en étoffe pareille à la robe. Il est sans volants.

J'indique encore le jupon en étoffe unie, de couleur. Par exemple en foulard lilas, violet, ou maïs, pour dessous de la robe grise. Mais pour un costume simple et bon marché, je conseille plutôt le jaconas, qui se blanchit si bien. La jupe de dessus sera courte, en laine gris-souris; point de volants; un seul biais pareil, une petite ruche ou un biais en jaconas pareil au jupon; alors on ornera de même les revers, les manches et le corsage. La jupe est relevée derrière par trois cordons posés en dessous: un au milieu, et deux autres sur les côtés. La jupe, ainsi relevée derrière, ne forme point les *paniers*; c'est plus simple, et néanmoins toujours bouffant.

Comme toujours, le chapeau sans brides à la campagne. Mademoiselle Bricard m'a fait voir deux ou trois jolis toquets, très-simples & d'un goût charmant. Le voile est groupé d'une façon particulière, en touffes séparées, et vient ensuite s'enrouler autour du cou ou retomber derrière; sur le sommet du chapeau, qui est en paille jaune, trois boules de neige avec traîne. Le voile est vert



ou blanc. Les gants de Suède sont seuls admis avec ce costume, comme, du reste, tout l'été, même en grande toilette.

*Deuxième costume, habillé.* — En foulard ou en toile batiste, couleur *écru*; tous les ornements en lisérés noirs. Si l'on a du taffetas noir, déjà défraîchi et que l'on peut employer, on en taillera des biais étroits, et on pourra faire un très-joli costume qui ne sera pas bien cher.

Jupon à deux volants, lisérés de taffetas noir; corsage ouvert ruché de même; deux basques arrondies, s'adaptant à volonté à la taille derrière, achèvent le costume. Ces basques forment seconde robe et sont garnies d'un volant. Ceinture noire. Chapeau de paille noire, forme ordinaire, sans brides, avec des chardons sur le sommet de la toque; voile noir.

*Troisième costume, habillé.* — Robe longue, en gaze de Chambéry, blanche, unie ou à raies; si la robe est toute blanche, on mettra un haut volant à tête bouillonnée; si elle est à raies vertes ou mauves, la robe n'aura qu'un faux ourlet très-haut, fait avec de la grosse mousseline. Corsage ouvert ou décolleté; dans le premier cas, il est ouvert, à châle, ruché de gaze garnie d'un petit ruban vert ou mauve, selon la couleur de la rayure; si la robe est toute blanche, on peut mettre le petit ruban de la couleur de la ceinture, ainsi que la garniture des manches. Ce serait également très-joli de ne faire qu'un ourlet aux bandes ruchées, et de n'avoir absolument que la ceinture de couleur, d'un beau vert, par exemple, ou d'un rose tendre; la ceinture en belle faye blanche serait de très-bon goût, plus élégante et plus habillée encore. Avec la toilette complètement blanche, il faut une rose dans les cheveux, du géranium ou toute autre fleur.

Si le corsage est décolleté, on met un fichu garni de dentelles; les formes de ces fichus sont toujours à peu près les mêmes.

Ces trois costumes viennent de chez mademoiselle Bricard (rue Richelieu, 38). Personne ne sait mieux qu'elle composer une toilette de jeune fille; aussi en voit-on toujours chez elle, de toutes préparées à être envoyées. Dernièrement, encore, j'ai remarqué une délicieuse toilette de jour, pour une

réunion de contrat, et quoiqu'un peu trop parée peut-être pour les renseignements qui me sont demandés aujourd'hui, je ne peux résister à la décrire, tant elle m'a paru jolie.

Elle était en crêpe de Chine et en taffetas *rose du Bengale*. Jupe longue à traine, en taffetas rose; robe bouffante et relevée en crépon de Chine, du même rose et garnie d'une belle frange en effilé mousseux; la différence des étoffes de même couleur formant des teintes nuancées, d'un effet ravissant. Le corsage carré et décolleté. Pour coiffure, une touffe de roses du Bengale; une rose de côté, près de l'épaule; une autre au milieu du corsage.

Pour la même corbeille, j'ai remarqué une provision de parfums de Guerlain : les savons, les essences pour le mouchoir, les gants, les sachets pour le linge, enfin tout ce qui peut être recherché en parfumerie de premier ordre.

Il y a différents goûts au sujet des parfums; beaucoup d'odeurs, très-recherchées par quelques personnes sont tout à fait repoussées par d'autres. Mais il y en a qui sont du goût de tout le monde; c'est l'eau d'oranges de Portugal, l'iris, la violette, le citron. On est à peu près sûr de ne trouver aucun ennemi de ces odeurs privilégiées. Chez Guerlain (15, rue de la Paix), elles sont réussies d'une façon toute particulière.

..

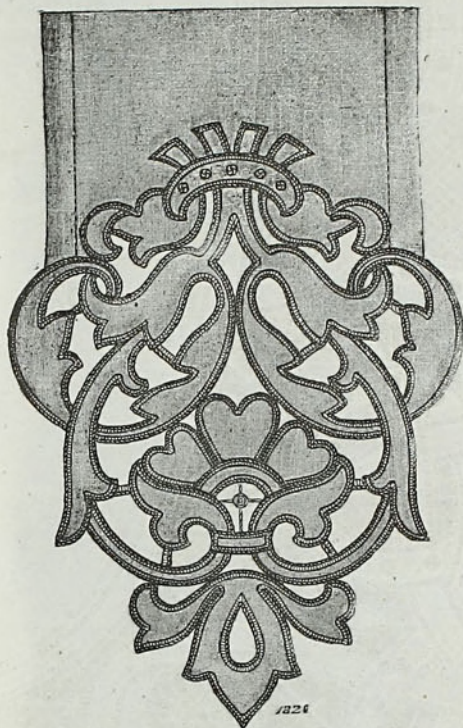
Les costumes de la saison n'ont pas fait changer la mode des bijoux et colliers de tous genres. On porte plus que jamais cette bijouterie de mauvais aloi, dorure, jais, perles de toutes couleurs, médaillons, croix, etc. Les boucles d'oreilles sont en grande faveur; je ne saurais trop dire même si les longues sont plus à la mode que les petites, si l'or est préféré au cristal de couleur ou à l'émail. On porte de tout, et tout est accepté.

La forme des robes à corsage ouvert, adoptée presque généralement, maintiendra longtemps encore l'usage des colliers, des médaillons et des croix. Pour varier un peu, le ruban de velours ou de taffetas qui soutient la croix ou le médaillon, est ruché. Il doit alors serrer le cou en *collier de chien*. Le velours ou le ruban ruché est très-gracieux et accompagne très-bien le bas du visage.

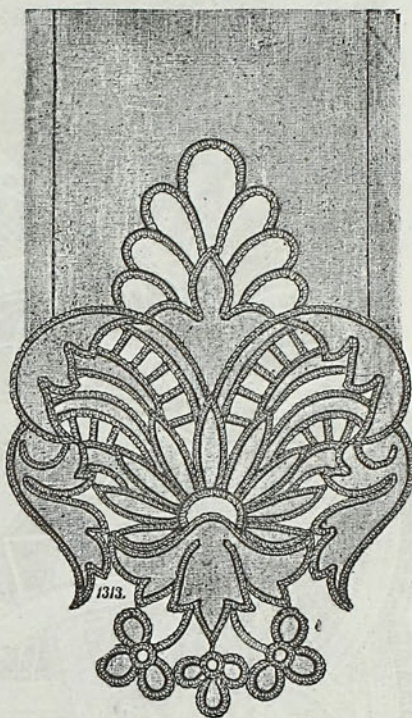
J'ai remarqué ce genre de collier à une eune



## TRAVAUX



N° 1. BOUT DE CRAVATE.



N° 2. BOUT DE CRAVATE.

### BOUTS DE CRAVATES.

Il est peu de genres d'ouvrages aussi peu coûteux, aussi solides, aussi variés de forme et présentant autant à la fantaisie que la broderie vénitienne.

Le n° 1 présente une arabesque; on la dessine sur de la batiste ou du nansouk fin; on suit exactement tous les contours avec un feston léger, puis, la broderie terminée, on découpe les parties qui doivent rester à jour, les deux bords de la cravate sont ourlés à l'endroit et piqués à la mécanique avec du fil fin.

Le dessin n° 2 s'exécute de la même manière.

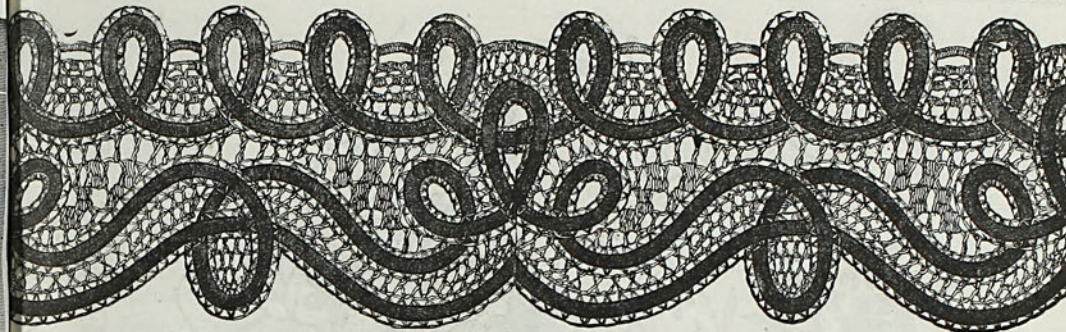
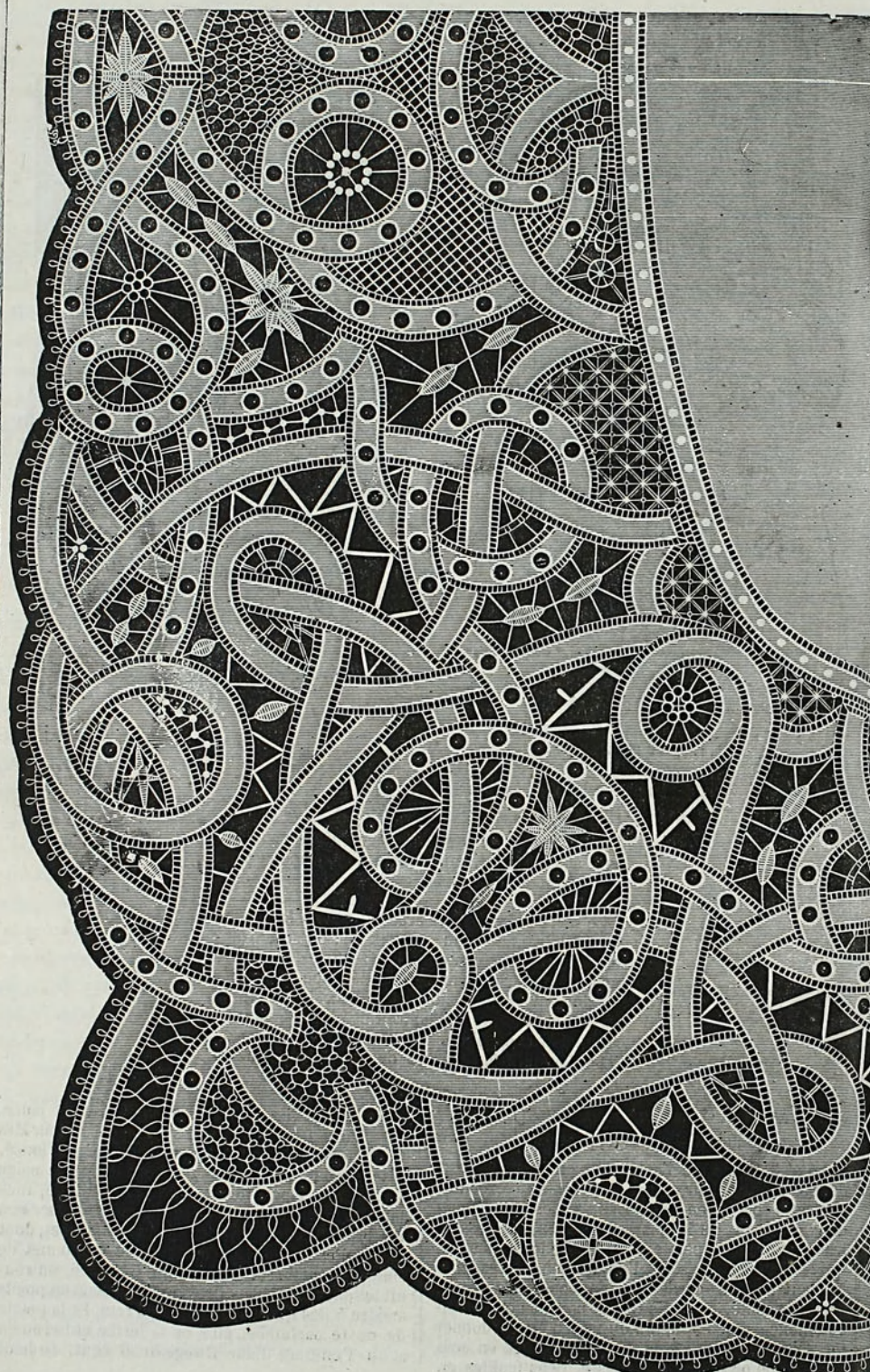
### N°s 3 et 4. PELOTE POUR TOILETTE.

(Détail de l'ouvrage, page 4.)

Le n° 3 en donne l'ensemble en petit, le n° 4 donne, en grandeur naturelle, le dessin à exécuter sur satin blanc en broderies variées. On coupe deux morceaux de 19 cent, sur lesquels on dessine les contours de la pelote, c'est-à-dire les six festons qui les forment, puis, sur l'un des deux, on exécute le bouquet en cordonnet de couleurs variées, broderie plate, point de tige et point à nœuds. On commence par les fleurs du milieu en cordonnet de soie rouge, broderie plate, le calice en soie jaune, puis on brodera la pensée, deux feuilles en

soie pensée, les trois autres en cordonnet jaune. Des fleurs des prés jaunes s'enroulent autour des fuchsias rouges dont la tige est en rouge plus foncé, les extrémités sont exécutées en perce-neige jaunes. Les clochettes de soie grise ombrée, imitant la bruyère, mêlées à des muguet blancs et à des branches de lilas, complètent le bouquet, dont les feuilles et les rameaux sont en cordonnet de soie verte ombrée. La broderie terminée, on réunit les deux morceaux de satin et on coud en points arrière 5 des festons; par le 6<sup>e</sup> on remplit la pelote de ouate parfumée, puis on la ferme entièrement et on l'entoure d'une frange de 6 cent. de haut





N° 7. GARNITURE EN POINT DE DENTELLE.

## GARNITURE EN POINT DE DENTELLE.

Le 7 n° représente une dentelle qui servira à garnir une robe d'enfant ou même une robe de femme pour les manches et le tour du cou.

On trace le dessin sur un papier fort, puis on en suit les contours avec le galon dentelle formant deux chaînes différentes s'entrelaçant, puis le galon de dentelle, solidement fixé aux points de croisement, on exécute les jours en suivant les indications que nous avons déjà données.

Madame Larose, 88, rue de la Victoire, se charge d'expédier toutes les fournitures pour exécuter les travaux qui se trouvent sur nos planches.

N° 6. MOUCHOIR EN POINT DE DENTELLE.

## N° 5. MOUCHOIR EN POINT DE DENTELLE.

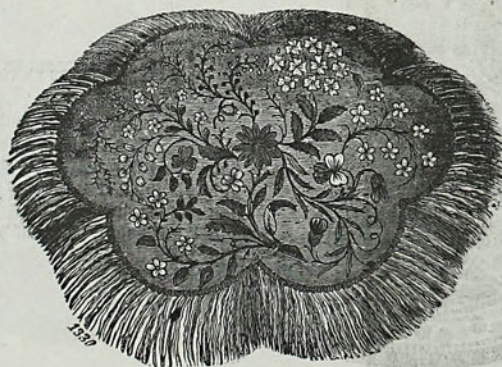
Pour ce mouchoir il faut prendre le galon dentelle n° 3. Les différents jours sont ceux expliqués dans les numéros parus en avril et juin. On se guidera donc d'après ces explications. Le galon dentelle est de distance en distance coupé par un œillet en feston. Le tour du mouchoir est garni d'un picot de fil.





N° 4. BRODERIE POUR LA PELOTE (Grandeur naturelle).

Explication page 1.



Explication page 1.

N° 3. PELOTE POUR TOILETTE.

Ayuntamiento de Madrid

IMP. M. J. A. S. y C. A. D. G.



filles, dont la toilette, très-simple du reste, est restée dans ma mémoire par son harmonie et son bon goût.

C'était à la campagne, à un dîner de quinze personnes à peu près.

Elle avait une jupe de grenadine bleu de ciel, à plusieurs volants; sur cette jupe, une basquine de mousseline blanche, garnie d'un volant à large feston en laine bleue. Ceinture de mousseline également festonnée aux coques & aux pans. Le corsage de la basquine ouvert en cœur devant et garni comme le reste; un ruban de taffetas bleu ruché supportait un portrait en miniature entouré de perles fines. Dans les cheveux, un pompon bleu et des roses-thé naturelles. Au corsage, un petit bouquet des mêmes roses. Souliers de maroquin bleu, à larges bouffettes. Les manches de la basquine en pagodes; gants de Suède; éventail en bois de citronnier.

Cette toilette est élégante et cependant bien simple; la basquine, en mousseline, peut aller sur plusieurs jupes. Ces casaques sont précieuses en cela qu'elles sont en outre une réelle économie dans la toilette; je les appelle *portatives*, parce qu'elles servent à plusieurs fins et simplifient beaucoup les paquets et les toilettes en voyage et à la campagne. Comme plus simple, j'indique pour la journée la casaque de piqué blanc, brodée ou festonnée. C'est un ouvrage facile à emporter partout.

Il y a aussi, pour les temps froids et humides, la basquine de taffetas noir; elle se fait ouverte ou fermée à volonté, garnie d'une grosse chicorée de taffetas, au bas de laquelle on peut mettre un petit volant ou une guipure basse; mais la chicorée seule est préférable.

Encore dans le même genre : la basquine de fin mérinos blanc, très-bouffante derrière. On la garnit d'une frange du Thibet, d'une dentelle de Bruges ou d'un ruché et d'un volant.

..

J'ai remarqué un joli costume simple, fait par une jeune fille qui réunit le double talent fort rare

d'être toujours bien mise et de ne pas dépenser beaucoup d'argent. — Non-seulement aidée de sa femme de chambre et d'une machine à coudre, elle fait elle-même une grande partie de ses robes, mais elle sait combiner sa toilette très-économiquement et avec autant de goût que d'intelligence.

D'abord, elle a peu de robes, premier moyen et le plus sage pour ne pas être obligée de songer sans cesse à sa toilette, et de dépenser plus qu'on ne peut. Ensuite, elle profite de la saison, qui offre beaucoup de ressources dans les étoffes bon marché. La toilette dont je parle est en étoffe de laine couleur fauve; elle coûte 75 centimes le mètre; toute la jupe couverte de petits volants ourlés; basquine bouffante, garnie d'un petit volant; le corsage ouvert. Quand elle veut en avoir un plus léger, elle a un corsage de mousseline à basques, qui remplace l'autre et est même plus habillé. — Cette toilette bien simple, qui ne coûte pas beaucoup, l'habille parfaitement bien, et les deux corsages aident à en varier l'aspect. Joignez à ces soins celui d'être toujours bien coiffée : un ruban et un petit pompon de couleur dans les cheveux.

Une jeune fille est toujours bien mise quand elle sait tirer parti des moindres choses. D'autres, au contraire, sont mal habillées avec du velours et des diamants.

Comtesse d'ORVAL.

..

Parmi les approvisionnements de parfumeries que l'on fait pour la campagne, figurent toujours l'*Eau* et la *Pommade vivifiques*. La *pommade vivifique* est précieuse surtout pour *reposer* la chevelure; et l'*eau vivifique* pour l'entretenir dans un état de fraîcheur et de souplesse. Il n'est pas besoin d'ajouter, enfin, qu'il n'entre dans aucune de ces préparations de substance dont l'emploi pourrait avoir un effet nuisible; car dans leur spécialité l'*eau* et la *pommade vivifiques* (1) ont une réputation aussi ancienne que méritée.

---

(1) Chez M. Philippe, 26, rue d'Enghien.



## EXPLICATION DES GRAVURES

### N° 3761.

*Première toilette.* — Costume en foulard japonais. — Première jupe ornée dans le bas de trois volants surmontés de trois velours. — Tunique ornée de trois velours, derrière. — Paletot large, avec basques découpées, orné de velours noir. — Chapeau en paille belge, orné d'une touffe de plumes noires et bleues, et d'une draperie avec voile en gaze de Suez.

*Deuxième toilette.* — Costume en taffetas avec un haut volant découpé, surmonté d'une ruche chicorée. — Tunique garnie d'un volant plus bas. — Corsage ouvert en pointe. — Manche à sabot avec large volant ; sous-manche pareille à la robe, garnie au bas d'une ruche chicorée. — Chapeau en paille de riz relevé derrière, orné de larges rubans de couleur assortie au costume.

### N° 3762

*Première toilette.* — Robe en foulard garnie dans le bas de trois volants en biais, le dernier volant est surmonté d'un haut plissé. — Tunique forme princesse devant, garnie, ainsi que le pouff, de deux volants surmontés de deux biais. — Chapeau en paille belge, avec branche de roses; voile en gaze.

*Deuxième toilette.* — Robe en crêpe de Chine avec revers en taffetas garnis d'une dentelle basse. — Tunique séparée du pouff par des revers plus petits, ornée

d'une rangée de coques en taffetas et bordée d'une dentelle. — Corsage ouvert et manche Louis XV avec ornement rappelant celui de la tunique. — Ceinture à pointe en taffetas. — Fichu et sous-manches en dentelle. — Toque en crêpe, bordée d'un biais en taffetas, surmonté d'un ruché en dentelle ; touffe de plumes.

### N° 3764.

*Première toilette.* — Costume en linos, jupon plissé — Première jupe garnie de deux volants en biais surmontés d'un plissé bas, relevée sur le côté par un chou. — Tunique garnie de même, relevée sur le côté en double écaillé; manche large fendue; la garniture, assortie à celle de la tunique, est retenue par un chou. — Fichu plissé garni d'une double valenciennaise fixée par une guirlande en applique; sous-manche assortie. — Toque en paille avec traîne de marguerites.

*Deuxième toilette.* — Robe en foulard du Japon, ornée de larges volants alternés; le dernier volant est surmonté d'un petit tuyauté fixé par un biais en taffetas. — Tunique à basques formant pointes, garnie du petit tuyauté avec biais; au creux est posé un nœud en étoffe pareille; le corsage de la tunique est ouvert et garni du même tuyauté; manche demi-large, garnie de même. — Chemisette en batiste. — Chapeau en paille avec double plissé, touffe de roses, une rose est posée de côté en dessous.

A ce numéro sont jointes les gravures 3761, 3762 et 3764, et pour les Abonnées à l'Édition de 20 fr. à Paris, et 24 fr. dans les départements, *édition verte* — deux planches de patrons : la première planche donnant les modèles suivants :

#### PREMIER CÔTÉ

Corsage à basque découpée.  
Pardessus d'été pour homme.

#### DEUXIÈME CÔTÉ

Pelisse et capote pour baby.  
Gilet pour homme.

La seconde planche donnant les patrons suivants à pièces indépendantes pouvant se découper :

Paletot, 1<sup>re</sup> toilette (gravure n° 3761).  
Corsage, 2<sup>e</sup> toilette (gravure n° 3764).





3762

# *Modas de Paris* **Journal des Demoiselles**

Paris, Boulevard des Italiens, 1.

*Modas de M.<sup>me</sup> Brucard, 30, r. Richelieu - Corsets*  
*de M.<sup>me</sup> de Plument, rue d'Aboukir - Parfumeries de la*

*M.<sup>me</sup> Pinaud, 30, Pont des Italiens, 30.*

**Ayuntamiento de Madrid**









Reine & Fils aînés imp. r. C<sup>te</sup> Louison. St. Louis

PREVOT

3761

# *Modes de Paris* **Journal des Demoiselles**

Paris Boulevard des Italiens.1.

*Coillettes de bains de mer?*

*Lingerie de la Grande Maison de Blanc. 6. Boulevard des Capucines.*

**Ayuntamiento de Madrid;**  
*Parfumerie de la Grande Maison de Blanc.*









Paul Lecomte & Co.

Maison de Fabrication, 10, rue de Valenciennes, St. Paris

3264

# *Modeste Paris* Journal des Demoiselles

Paris, Boulevard des Italiens, 1.

Représentants: M<sup>me</sup> Lecomte & Co. 10, rue de Valenciennes, Paris. M<sup>me</sup> Lecomte & Co. 10, rue de Valenciennes, Paris. M<sup>me</sup> Lecomte & Co. 10, rue de Valenciennes, Paris.

Ayuntamiento de Madrid



